

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Tissot, Samuel Auguste André. Vie de  
M. Zimmermann,...**

*Lausanne, chez A. Fischer, 1797.*

*Cote : 90945*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?90945x16x01>

# V I E

D E

M. ZIMMERMAN,

Conseiller d'État & premier Médecin du Roi  
d'Angleterre à Hanovre, Chevalier de l'ordre  
de Wladimir, Membre de plusieurs Acadé-  
mies.

PAR Mr. S. A. D. TISSOT,

D.M. de la Société Royale de Londres, &c.



A L A U S A N N E,

Chez A. FISCHER & LUC VINCENT, Imp. Libr.

1797.

AVEC PRIVILÈGE DE LL. EE.



---

*Il vécut assez pour sa gloire ,  
Mais trop peu pour l'humanité.*

A. d. M. 1797.

---

## V I E

DE M. ZIMMERMAN.

L'HISTOIRE occupée de la succession des événemens, ne parle presque jamais que des personnes qui y ont eu part, & qui sont souvent de très-petits hommes dans de très-grandes places : elle en nomme à peine d'autres, infiniment supérieurs, s'ils n'ont été que de simples particuliers, qui, sans dignités, sans emplois publics, sans décoration, sans influence avouée sur les affaires générales, n'ont d'autres titres pour passer à la postérité, que leur génie, leur savoir & leurs vertus. On a senti, il y a longtemps, que cet oubli étoit une ingratitude, qu'il étoit encore plus important de connoître les hommes que les faits, & que la partie la plus utile & la plus intéressante de l'histoire seroit celle qui, en peignant les hommes illustres dans tous les genres, nous offriroit des objets d'émulation & des modèles à imiter. On a suppléé à ce que l'histoire générale ne faisoit pas, & ne pouvoit peut-être pas faire, en écrivant leurs vies particulières. Les biographies sont le complément de l'histoire, & on les lit souvent avec

A 2



plus de plaisir. On a abusé, il est vrai, de cet utile genre, en écrivant les vies d'hommes destinés à rester dans la plus profonde obscurité : c'est un petit mal ; l'histoire survit peu à son héros, & l'un & l'autre sont bientôt oubliés : mais on peut faire à la biographie un reproche plus grave ; c'est celui de ne nous avoir encore jamais donné l'histoire de quelqu'un de ces hommes qui ne sont distingués que par l'exercice le plus soutenu de la vertu dans toutes les circonstances de la vie civile & domestique, qui ont joui dans tous les tems de l'estime générale de leurs compatriotes, qui n'ont jamais cessé de bien mériter d'eux, & qui ont fait le bonheur de tous ceux sur le bonheur desquels ils pouvoient influer. Seroit-il impossible de rendre l'histoire de tels hommes assez agréable pour inspirer de l'intérêt ; & n'est-il donc pas aussi nécessaire d'encourager les vertus que les talens ?

Si jamais la vie d'un homme honnête & justement célèbre a eu droit d'être accueillie, c'est sans doute dans un moment où l'espèce humaine déshonorée & flétrie par un nombre effrayant de scélérats, dont on détourne les yeux avec horreur, cherche avec empressement quelque objet sur lequel elle puisse les reposer avec

complaisance ; & tel étoit sans doute feu M. ZIMMERMAN. C'est sa vie que j'écris , & non point son éloge ; ce mot inspire la défiance , & par-là même diminue l'intérêt : on ne fait point connoître l'homme quand on ne le montre que par ses beaux côtés ; en ôtant aux lecteurs le droit de le juger , on risque de le leur rendre indifférent. Je présenterai mon ami tel que je l'ai vu pendant plus de quarante ans ; & si je me permets la louange , je me permettrai aussi le blâme. L'historien n'auroit-il pas le même droit que les autres , & voudroit-on le réduire au simple rôle de rapporteur des faits ? Celui qui s'en est le plus occupé , qui les a rapproché , comparé , discuté avec le plus d'attention , n'est-il même pas celui qui peut en tirer les conclusions les plus justes ?

*Jean - George ZIMMERMAN* naquit à Brug , ville de la partie allemande du canton de Berne , le 8 Décembre 1728 , de M. le sénateur J. ZIMMERMAN , d'une de ces familles , telles que l'on en trouve beaucoup , même dans les plus petites villes de Suisse & sans doute du reste de l'Europe , qui , sans aucun de ces titres que l'on obtient dans les Monarchies , le plus souvent par faveur , quelques fois par argent , se sont distinguées depuis plusieurs siècles par leur

droiture , leur mérite & la façon dont elles ont desservi les premiers emplois dans leur patrie , & obligé tous leurs concitoyens. Madame sa Mere étoit une Dlle. PACHE , de Morges , ville de la partie française du même Canton , & fille d'un Avocat célèbre , qui l'avoit été au Parlement de Paris. Je rappelle cette circonstance , parce qu'elle explique pourquoi né dans une Province où l'on ne parle que l'allemand , ayant fait ses études dans des villes allemandes , & n'ayant été que très-peu de tems en France , il parloit & il écrivoit les deux langues avec la même facilité.

Il fut élevé dans la maison paternelle , par de très-bons précepteurs , jusques à l'âge de 14 ans : alors on l'envoya à Berne , où il étudia les belles-lettres sous M. KIRCHBERGUER , Professeur en Éloquence & en Histoire , & M. ALTMAN , Professeur en Grec , à qui il a toujours cru avoir de grandes obligations. Au bout de trois ans , il passa dans l'auditoire de Philosophie ; le Professeur , disciple zélé de M. WOLF , ne connoissoit de philosophie que la métaphysique de son Maître , & employoit l'année entière à en expliquer une très-petite partie : on sent combien une telle méthode devoit dégoûter un esprit actif d'une science qui , bien présentée , est

très-utile à tout homme qui veut faire de bonnes études , & qui est même attrayante , parce que l'on se sent en quelque façon agrandir , & c'est un sentiment doux , à mesure que l'on apprend à généraliser ses idées & que l'on en acquiert sur des objets dont l'aspect avoit d'abord effrayé. Aussi ce n'est pas à M. BRUNNER que M. ZIMMERMAN se croyoit redevable de ce qu'il pouvoit avoir acquis à Berne de vraie philosophie , & il y en avoit beaucoup acquis ; mais à MM. Jac. TRIBOLET & J. STAPPER , Ministres l'un & l'autre , & distingués par leur génie & leurs connoissances. Ce fut pendant son séjour à Berne , en 1746 , qu'il vint passer quelques mois auprès de ses parens maternels à Morges , peu de tems après que j'en étois parti pour Montpellier. A mon retour , quatre ans après , on y parloit encore avec plaisir de son génie , de son esprit , de son amabilité , de sa gaieté ; & quand , en 1751 , je lus sa belle dissertation sur l'*Irritabilité* , j'en connoissois & j'en aimois déjà l'auteur ; prédisposition qui contribue plus qu'on ne croit , à en faire goûter la doctrine , lors même qu'elle n'est pas invinciblement démontrée , comme elle l'est dans l'ouvrage de M. ZIMMERMAN.

Il devoit finir ses études de Philosophie en



1747; & peu de tems avant ce moment, il eut le malheur de perdre la mere la plus tendre & la plus respectable: il avoit eu celui de perdre M. son pere peu de tems après avoir été placé à Berne; ainsi, il n'eut personne à consulter sur le choix de sa vocation: circonstance toujours triste, en ce qu'elle indique un douloureux isolement; mais qui, dans quelque cas, a l'avantage de laisser suivre l'inclination, & par-là même d'assurer les succès. Il se détermina, sans hésiter, pour la Médecine, & le nom de M. HALLER, dont Berne se glorifioit, ne lui permit pas même de penser à aller l'étudier ailleurs qu'à Gœttingue. Il y arriva le 12 Septembre 1747, & fut gradué le 14 Août 1751. M. HALLER le reçut comme son fils, le prit chez lui, l'aida de ses conseils, dirigea ses études, & lui servit de pere, de Mentor, de précepteur & d'ami. Il cultiva toutes les parties de la Médecine avec le même soin sous MM. HALLER, RICHTER, SEGNER & BRENDL. Il suivit les leçons de pratique de M. RICHTER, élève de M. BOERHAAVE, & nourri de ses principes, qui seront toujours des guides sûrs auprès du lit des malades, malgré le mépris, affecté plus que senti, de quelques Médecins qui désirants être chefs de sectes, ont cherché à décréditer ceux de ce grand



homme pour accréditer les leurs. Il assista aussi à celles que donnoit, sur le même objet, M. BRENDÉL, qui joignoit à beaucoup d'esprit, une profonde connoissance de toutes les parties de la Médecine, voyoit beaucoup de malades, avoit beaucoup de vues neuves & souvent très-heureuses, & dont les leçons par-là même devoient être intéressantes & utiles, quoiqu'un esprit de système l'ait égaré peut-être plus d'une fois.

M. ZIMMERMAN ne se borna pas à l'étude de la Médecine; il étudia, sous M. SEGNER, les mathématiques & la physique; il apprit l'anglais, & non-content de savoir la langue, il étudia aussi la littérature anglaise, qu'il aima & qu'il cultiva toute sa vie. POPE & THOMPSON lui étoient aussi familiers qu'HOMÈRE, VIRGILE & les meilleurs poètes Français. Il s'occupait avec M. ACHENVAL, de *la connoissance des États de l'Europe*. (\*) Ces leçons étoient-elles des leçons de politique proprement dite, ou de cette science qui fait tant de bruit aujourd'hui sous le nom de *Statistique*? D'après quelques passages de ses lettres, j'ai lieu de croire qu'elles renfermoient les principes de l'une & de l'autre.

---

(\*) *De notitiâ statuum Europæ.*

Les quatre ans qu'il passa à Göttingue, furent, comme l'on voit, très-bien employés : il s'y livroit au travail avec la plus grande ardeur, & étoit soutenu par ce sentiment intérieur qui lui disoit déjà ce qu'il devoit être un jour. En recueillant pour lui la succession d'une tante morte dans ce pays, je trouvai dans une de ses lettres, écrite de Göttingue en 1748 : „ Je mène dans ce pays la vie d'un homme „ qui voudroit vivre encore après sa mort : „ mais cette vie n'est pas celle qui donne la bonne santé ; la sienne commença déjà alors à s'altérer, & il eut une légère attaque d'hypocondrie.

Une partie de la dernière année de son séjour fut consacrée à un travail qui devint la base de sa réputation.

L'action continuelle du cœur qui, depuis le premier moment de l'animation jusqu'à celui de la mort, ne cesse de se contracter & de se dilater alternativement, avec une régularité qui n'est dérangée que par quelques passions & par quelques maladies, a été regardé par les observateurs, comme un des plus beaux phénomènes de la Nature. Tous les médecins qui s'étoient occupés de l'économie animale, avoient cherché à l'expliquer ; on avoit imaginé une multitude

de causes, aucune n'avoit satisfait, parce qu'aucune n'étoit la vraie, & il étoit réservé à M. HALLER de la découvrir. GLISSON, célèbre anatomiste Anglais, avoit remarqué dans quelques parties du corps humain, une propriété singulière, celle de se contracter quand on les touchoit, lors même que la sensibilité n'y avoit aucune part, & il avoit nommé cette propriété *irritabilité*. M. HALLER jugea que si les fibres du cœur avoient cette même propriété, comme quelques observations paroissoient l'indiquer, elle étoit sans doute la cause de ses mouvemens, & il l'établit ainsi dans la première édition de ses *premières lignes de Physiologie*, qui parurent en 1747. Mais ce n'étoit qu'une conjecture, il falloit la détruire ou la démontrer par les expériences, & c'est de ces expériences dont M. ZIMMERMAN se chargea. M. HALLER lui en donna sans doute le plan général, & il falloit bien qu'il dit ce qu'il vouloit que l'on cherchât, & qu'il fit connoître les moyens qu'il désiroit que l'on employât : il indiqua plusieurs expériences, il les vit faire ; mais il n'en est pas moins vrai que la plus grande partie du travail, que la rédaction, que l'ordre, la clarté, une grande partie des conséquences sont à M. ZIMMERMAN, qui consigna ses expériences, ses

recherches & ses réflexions dans une thèse, (\*) qui est l'ouvrage fondamental sur cette matière, & celui auquel on doit tous les changemens qui se sont faits depuis lors dans la théorie de la médecine. Au moment où elle parut, le nom ZIMMERMAN fut porté dans toute l'Europe.

Jamais une matière neuve n'a été présentée d'une manière plus claire & plus complète; toute la doctrine de l'irritabilité se trouve dans l'ouvrage de M. ZIMMERMAN; il a fait connoître les parties qui n'en ont point & celles qui en sont susceptibles; il a déterminé la plus ou moins grande force de cette propriété dans celles qui en sont pourvues. Il donna aussi les expériences qu'il avoit faites sur la sensibilité de différentes parties; & c'est dans cette même dissertation que l'on a vu, pour la première fois, ce qu'une foule d'observations a confirmé depuis lors & ce qui étoit si utile de connoître, que plusieurs de celles auxquelles on en attribuoit une très-grande, n'en avoient aucune. Il définit l'irritabilité, il la distingue des autres forces de la fibre animale, il soumet toutes les parties aux

---

(\*) *Dissertatio physiologica de irritabilitate quam publicè defendet Joh. Georgius ZIMMERMAN, Gœtt.*  
4°. 1751.



expériences, & donne le résultat de toutes ces expériences; il en examine les conséquences, il les compare à ce que l'on avoit déjà dit de cette propriété, & par-tout il y a un ordre, une précision, une clarté dans l'exposition, une simplicité & une pureté dans le stile, qui caractérisent la tête la mieux organisée & les connoissances les plus nettes. Il y a peu d'ouvrages dans lesquels on s'instruise aussi bien avec aussi peu de peine.

Quoique la doctrine de l'irritabilité fut présentée avec une multitude de preuves qui ne permettoient de la nier qu'à ceux qui sont bien décidés à ne rien admettre de nouveau, ce feroit avouer qu'ils ne connoissoient pas l'inconnu; elle trouva un grand nombre d'adversaires. Eh! pouvoit-on espérer que d'anciens Physiologistes voulussent abandonner l'explication des fonctions qu'ils défendoient depuis longues années, & adopter sans résistance une théorie absolument nouvelle, dont l'admission détruisoit la plupart de celles qui servoient de base à toutes leurs doctrines? On trouve souvent des hommes pour qui il n'y a point de fin à apprendre, mais il est très-rare d'en trouver qui aient le courage de défapprendre: aussi il parut une multitude de brochures, dont le résultat



réel étoit , nous ne connoissons pas l'irritabilité, donc l'irritabilité n'existe pas. M. ZIMMERMAN eut la sagesse de n'y faire aucune attention & de n'entrer dans aucune dispute ; content de n'avoir avancé que des faits sûrs , il laissa au tems & à la force de la vérité , le soin de défendre cette propriété de la fibre que ses expériences avoient démontrées , & que l'observation même des fonctions animales démontre si bien , tous les jours , que l'on s'étonne aujourd'hui qu'elle soit restée si long-tems inconnue. Je ne crois pas qu'il existe actuellement en Europe un seul médecin qui la révoque en doute.

En quittant Göttingue , où il avoit eu pour condisciples les sujets les plus distingués , (MM. ASH , AURIVILIUS , DE BRUN , CASTEL , MECKEL , SCHOBINGER , TREDELENBOURG , ZINN ,) il alla passer quelques mois en Hollande , où il s'attacha extrêmement à M. GAUBIUS , & à Paris , où il vit beaucoup M. SENAC , à qui il trouva de grands rapports avec M. BRENDÉL.

Il revint à Berne en 1752 ; il y jouit d'abord d'une grande confiance en pratique , & il eut le vrai plaisir de retrouver ses anciens amis & d'en être reçu avec la plus grande cordialité. Ce fut alors qu'il publia , dans le *Journal* de

Neuchâtel, sans y mettre son nom, (\*) *Lettre à M. \*\*\*\*, célèbre Médecin, concernant M. de HALLER.* M. quatre étoiles, étoit M. HERRENSCHWAND, Médecin Suisse, établi alors à Paris où M. ZIMMERMAN l'avoit connu, & qui, questionné sur M. HALLER son compatriote, dont les poésies faisoient beaucoup de bruit en France, & étonnoient d'autant plus qu'on ne s'attendoit point qu'un homme qui étoit déjà regardé comme l'un des plus grands Anatomistes & des premiers Médecins de l'Europe, en fut en même tems l'un des premiers Poètes, s'adressa à M. ZIMMERMAN pour avoir des particularités sur la vie de son Professeur. Cette Lettre, qui n'a que 24 pages in-12, est le seul ouvrage que M. ZIMMERMAN ait publié en français, & elle prouve qu'il pouvoit écrire dans cette langue comme dans la sienne; elle mérite d'ailleurs la plus grande attention par la multitude des choses renfermées dans un ouvrage aussi court, par la facilité, la netteté qui y règnent, par les heureuses réflexions qui accompagnent le récit des faits, par l'intérêt avec lequel on la lit, & qui ne tient point uniquement à celui qu'inspiroit

---

(\*) *Journal Helvétique*, Novembre 1752.

M. HALLER, puisque parmi les nombreux éloges qui ont paru depuis sa mort, il y en a qu'il est impossible de lire jusqu'au bout : cette lettre auroit fait honneur aux secrétaires d'Académies les plus exercés, & M. ZIMMERMAN n'avoit pas 24 ans. Le morceau par lequel il la commence, me paroît trop bien placé ici, pour l'omettre. „ Les détails d'une vie „ célèbre servent principalement à nous instruire, ils nous intéressent tous par la gloire „ qui en retombe sur l'espèce humaine en général ou sur notre nation en particulier. ” Ce petit ouvrage n'étoit que l'esquisse de la vie de M. HALLER, qu'il publia en allemand à Zurich en 1755, & qui fait un très-gros 8°. avec cette heureuse épigraphe :

*Whose mind*

*Contains a world and seems for all things framed.*

Mr. ZIMMERMAN voulut bien faire traduire pour moi les titres de tous les paragraphes, & je vis qu'outre les détails relatifs à M. HALLER, il y a plusieurs morceaux, très-bien amenés sans doute, quoiqu'étrangers au sujet principal, qui doivent y jeter beaucoup d'intérêt : un article sur l'enthousiasme, des regrets sur la mort d'un père, dans

dans lequel, à-propos de ceux de M. HALLER, il peint ceux qu'il éprouva en perdant le sien ; (\*) un éloge du Gouvernement de Berne, & cet article ne lui donna sûrement pas beaucoup de peine ; plusieurs articles sur les fondemens de l'attachement de M. HALLER à notre Religion, un autre sur le caractère & le genre de vie de M. BOERHAAVE, un sur M. ALBINUS, d'autres sur l'adresse singulière de M. RUYSCH, le parallèle de NEWTON, LEIBNITZ & BERNOUILLI, le caractère de M. WINSLOW, &c. &c.

„ J'y ai fait entrer, non-seulement tout ce qu'on  
 „ peut désirer de savoir sur le compte d'un sa-  
 „ vant presqu'universel, mais d'un philosophe,  
 „ d'un homme ; c'est un tableau qui ne fera  
 „ peut-être pas inutile à un jeune homme qui  
 „ se voue aux études.”

En 1760, il vouloit retoucher cet ouvrage, le mettre en forme de lettres, y changer beaucoup de choses, en retrancher & en ajouter ; mais il ne l'a jamais fait.

Pendant son séjour à Berne, M. HALLER y vint pour voir ses amis & rétablir sa santé : au bout de quelques semaines, il se détermina à

---

(\*) Le 12 d'Août, époque de sa mort, fut toutes les années un jour de deuil pour lui.



s'y fixer & à quitter Göttingue. Il pria son élève & son ami d'aller chercher sa famille ; M. ZIMMERMAN le fit avec d'autant plus de plaisir , que , comme tous ceux qui ont l'avantage de connoître Madame HALLER , (\*) il étoit rempli pour elle de la plus haute considération.

Son cœur étoit susceptible des plus forts attachemens , & il en prit un pour une femme digne de lui à tous égards , une Demoiselle MELEY , parente de M. HALLER & veuve d'un M. STEK , chez laquelle il trouva raison , intelligence , esprit cultivé , goût , & ce qui vaut encore mieux , cette douceur dans le caractère , cette égalité dans l'humeur , *ce charme calmant dans la voix* , qui si souvent le ramena au bonheur pendant tout le tems qu'il eut celui de la conserver.

Peu de tems après son mariage , le poste de médecin de la ville de Brug , (†) auquel est attaché une pension très-raisonnable à proportion de l'étendue de la ville , de ses revenus & des devoirs auxquels est tenu le médecin , vint à vaquer. Ses principaux concitoyens l'engagerent à s'en charger : on aime les lieux où

---

(\*) Mlle. TECHMEYER.

(†) Physicien en Allemagne.



l'on a passé sa première enfance : il avoit à Brug des parens , des amis , une très-belle maison ; & quelque agréablement qu'il fut à Berne , il se détermina à retourner dans sa patrie.

Ce fut alors que commença une liaison qui nous a été si chère à l'un & à l'autre. En publiant, en 1754, l'*Inoculation justifiée*, je crus devoir en offrir un exemplaire au Médecin qui m'avoit appris beaucoup de choses dont je faisois usage dans cet ouvrage, & j'accompagnai mon envoi d'une lettre honnête : sa réponse en exigeoit une : après quelques lettres, nous jugeâmes que nous nous convenions ; & depuis ce moment jusqu'aux derniers jours de sa vie, notre correspondance a toujours été celle de la plus vraie & de la plus tendre amitié.

Sa réputation en pratique étoit faite quand il arriva chez lui, & il fut d'abord le médecin des malades de la ville & de ceux du voisinage qui est très-nombreux. Mais cette pratique n'étoit cependant pas suffisante pour occuper entièrement un génie ardent, désireux d'instructions, & à qui chaque nouvelle connoissance donnoit le besoin d'en acquérir d'autres. M. ZIMMERMAN lisoit beaucoup, non-seulement en médecine, mais en morale, en philosophie, en littérature, en histoire, en voyages,

en journaux. Il ne dédaignoit point les romans, & comment auroit-il pu dédaigner les bons ouvrages en ce genre ? Il n'y en a point dans lesquels l'homme soit aussi bien peint, les ressources de son esprit aussi bien présentées, les replis de son cœur aussi bien développés. Les bons romans sont l'histoire naturelle de l'homme moral, & avec quel intérêt par-là même ne doit-on pas les lire ? Les romans anglois lui faisoient le plus grand plaisir, aussi-bien que ceux de M. VIÉLAND, avec qui il étoit étroitement lié : & comme chez l'homme qui pense, chaque lecture fait éclore une foule d'idées, il s'amusoit & se délassoit en écrivant les siennes, dont il faisoit de petites pièces qu'il inféroit dans un Journal qui s'imprimoit à Zurich, sous le nom de *Moniteur*, & que j'entendois beaucoup louer par de très-bons juges. Ce qu'il m'écrivoit à cette occasion, explique pourquoi il a composé le plus considérable de ses ouvrages & celui auquel il étoit le plus attaché : „ *J'aime la SOLITUDE, & je ne trouve de plaisir que chez moi ; j'écris pour me procurer un amusement.* ” Il étoit naturel qu'il fut heureux chez lui : outre son épouse, il y avoit sa belle-mère, femme d'un très-grand sens ; & il fut père au bout d'un an ;

mais il n'avoit pas toujours aimé la solitude, & il avoit sçu être heureux hors de chez lui. Ce changement subit tint en grande partie à celui de son séjour, & eut la plus grande influence sur tous les momens de sa vie. Depuis qu'il avoit quitté Brug pour aller au collège, il avoit vécu ou à Berne ou à Gœttingue, & il avoit formé, dans l'un & l'autre endroit des liaisons avec de jeunes gens de son âge, pleins d'esprit, de connoissances, d'amabilité, avec lesquels il se livroit à des conversations variées & agréables, dans lesquelles il pouvoit faire usage de toutes ses connoissances & exercer son génie; plaisir bien doux, sans doute, pour l'homme qui en a. Il vivoit dans des sociétés de son âge; il trouvoit aussi parmi ses malades des gens très-aimables: il avoit sous sa main tous les secours nécessaires pour cultiver les lettres & les sciences; & quand on les aime, ces secours sont un besoin pressant. Il perdit une grande partie de ces jouissances en se transportant à Brug: ce n'est pas qu'il n'y ait des gens d'esprit, éclairés, aimables dans les petites villes, peut-être même plus, proportionnellement, que dans un nombre égal d'habitans des grandes, & je fais par ses lettres qu'il y en avoit alors à Brug; mais dans une



ville peu considérable il y en a peu ; ils ont leurs affaires , leurs emplois , leurs devoirs de famille ; ils tiennent à la société générale , ils ne veulent pas s'en séparer , & ils ont raison , pour se consacrer à un seul ami : il manque à l'homme de lettres une bibliothèque publique , des libraires , des amateurs de nouveautés & de journaux , qu'un seul particulier qui n'est pas très-riche , ne peut pas aisément se procurer , & qui perdent de leur prix si l'on n'a personne avec qui en causer ; il manque à celui qui aime sa vocation , des collègues qui l'aient aussi , & avec lesquels il puisse en parler & faire un échange de connoissances ; échange qui en fait naître de nouvelles. M. ZIMMERMAN sentit trop vivement toutes ces privations ; il s'en plaignoit ; ses lettres me rappelloient quelquefois ces enfans gâtés qui , dès qu'ils n'ont pas tous les jouets qu'ils désirent , ne veulent plus s'amuser de ceux qui leur restent , & pour qui les jouissances qui leur manquent , anéantissent celles qui sont à leur portée. Il y a un art d'être heureux avec lequel , quand on se porte bien , que l'on est libre & que l'on ne manque pas du nécessaire , on peut l'être presque par - tout ; (\*) mais tout le monde ne

---

(\*) *Omne solum est patria fortis.*

connoît pas cet art , & des hommes du plus grand mérite ont quelquefois le tort , je ferois tenté de dire , font la sottise de le mépriser. Il faut savoir tirer parti de tous les hommes ; il en est peu dont il n'y ait quelque parti à tirer , & , si l'on veut me passer cette expression , il faut se faire tout à tous ; cela est si aisé. J'ai vu M. HALLER écouter avec beaucoup de complaisance une femme qui , pendant trois quarts d'heure , ne lui parla que de recettes de gâteaux , & le lendemain il lui écrivit un fort joli billet , pour la remercier de l'envoi de neuf de ces mêmes recettes : c'est dès ce moment qu'il fut pour elle un des premiers hommes de l'Europe ; & quelques mois après , elle lui rendit un service essentiel qu'il n'auroit jamais pensé à lui demander. Le sentiment d'être aimé , n'est-il pas bien aussi doux que celui d'être admiré ? M. ZIMMERMAN ne le sentit peut-être pas assez tôt : il n'eut point d'agréments à Brug , parce qu'il crut que l'on ne pouvoit point y en avoir ; & ayant toujours eu le genre nerveux très-sensible & très-délicat , ce sentiment fréquent de mécontentement le jeta dans l'hypocondrie , & l'hypocondrie augmenta le goût pour la solitude , qui peut aussi être indépendant de toute peine d'ame ; „ il suffit qu'un



» homme ait beaucoup de sensibilité & une  
 » imagination vive pour le prendre aisément.  
 » Ce retour éternel des mêmes plaisirs , des  
 » mêmes peines , des mêmes espérances & des  
 » mêmes contretiens , fait qu'il est charmé de  
 » passer quelques heures dans la retraite , pour  
 » donner un libre cours à ses idées , & y cher-  
 » cher une variété qu'il ne trouve point dans  
 » la monotonie du monde. (\*) Les hommes  
 » qui se font le plus distingués dans tous les  
 » siècles par l'élévation de leur génie & l'étendue  
 » de leurs connoissances , ont toujours soupiré  
 » après la retraite." C'est la sensibilité & l'ima-  
 gination de PÉTRARQUE qui le conduisirent  
 dans son hermitage de Vacluse ; & COWLEY,  
 l'un des hommes d'Angleterre qui , dans le siècle  
 dernier , ont eu le plus de sensibilité , d'imagi-  
 nation , d'esprit & d'honnêteté , avoit attaché ,  
 dès sa première jeunesse , l'idée du parfait bon-  
 heur à une solitude absolue dans quelque coin  
 inconnu de l'Amérique : les circonstances de sa  
 vie & la générosité de son caractère , le force-  
 rent à passer ses belles années dans le plus grand  
 monde , où il étoit chéri ; mais dès qu'il put  
 être libre , il s'en retira & alla vivre dans la

---

(\*) THE RAMBLER, *Disc.* 7.

plus profonde retraite aux portes de Porchouffe. (\*) Ne trouve-t-on pas dans HORACE & dans VIRGILE, des preuves qu'à la cour d'AUGUSTE, & dans la maison de MECÈNE, la retraite étoit l'objet de leurs vœux ?

Ce goût ne nuisit chez M. ZIMMERMAN à aucune des fonctions auxquelles l'appelloit son emploi, qu'il remplissoit avec la plus grande exactitude & une extrême douceur ; c'étoit un devoir, & l'exercice des siens ne lui coûta jamais rien ; d'ailleurs il aimoit la médecine ; une maladie singulière, difficile, dangereuse, l'attachoit extrêmement ; il ne perdoit presque pas son malade de vue. J'ai connu plusieurs personnes qu'il avoit soigné dans des cas très-graves, toutes m'ont assuré que l'on ne pouvoit pas avoir plus de soins, plus de douceur, plus de cordialité ; l'hypocondrie, me disoient celles qui le connoissoient à fond, disparoissoit en entrant dans nos chambres ; l'intérêt avec lequel il nous examinait, commençoit par nous soulager ; il nous consolait, nous encourageoit ; il finissoit la visite du médecin par une visite

---

(\*) Le goût de M. ROUSSEAU pour la solitude, paroît avoir eu de tout autres motifs que ceux d'HORACE, PÉTRARQUE, COWLEY & ZIMMERMAN.

aimable qui suspendoit le sentiment de nos maux : expression qui me rappelloit ce que beaucoup d'officiers Français, qui avoient été malades à Hanovre, me disoient de feu M. WERLHOFF, dont je ne prévoyois pas alors qu'il seroit un jour le successeur. Mais en quittant ses malades, il rentroit presque toujours chez lui ; & quand il alloit en compagnie, c'étoit ordinairement ou par complaisance pour Madame ZIMMERMAN, ou, dans quelques occasions, par une convenance impérieuse plutôt que par plaisir. Il s'en blâmoit souvent, & il étoit fort éloigné de regarder la retraite comme un devoir ; mais il avoit rarement le courage de renoncer aux plaisirs qu'elle lui procuroit ; & c'est en réfléchissant profondément sur ses effets qu'il apprit à apprécier ses avantages & ses inconvéniens. Sans doute s'il se fut borné à pratiquer, à continuer légèrement l'étude de la médecine, dont l'abandon est un crime pour le praticien, & à passer tous les jours plusieurs heures en compagnie, il auroit eu moins de réputation, ses facultés se feroient moins développées, puisque rien ne les développe autant que de les occuper beaucoup, de les occuper de différens objets, de discuter ses opinions, & même d'en disputer avec ses amis ; mais

n'auroit-il pas eu moins de rivaux, n'auroit-il pas effuyé moins de critiques, sa santé n'auroit-elle pas été infiniment meilleure, ses jours plus longs, la somme de son bonheur plus grande ?

Quand les momens d'hypocondrie passaient tout-à-fait, ce qui arrivoit quelquefois, il reprenoit sa gaieté, & se livroit alors quelques jours par goût à la société, dont le véritable esprit, celui qui seul peut la rendre intéressante, est que chacun y mette de l'agrément à proportion de ses moyens ; que ceux qui en ont le plus soient les plus indulgens ; que tous y portent cette bonne humeur, qui consiste dans l'habitude si douce de se rendre agréable à tous & d'être par-là même bien venu de tous ; & sur-tout que personne ne croie avoir plus à exiger qu'à rendre.

C'est dans cette situation que M. ZIMMERMAN passa 14 ans, partageant son tems entre l'exercice & l'étude de la médecine, la lecture d'excellens livres en d'autres genres, la composition & la correspondance de ses amis. Ses lettres, pendant tout ce tems-là, me présentoient toutes les semaines, quelquefois plus souvent, le tableau exact de ses occupations comme médecin, de ses autres études, de ses plans, de sa façon d'être, de ses peines & de



ses plaisirs. Sans l'avoir jamais vu, je le connoissois intimément, parce que jamais personne ne fut plus ouvert avec ses amis, & je l'avois toujours sous les yeux : il me communiqua plusieurs histoires de maladies, avec les observations les plus fines & les plus justes sur leurs caractères, leurs causes & l'effet des remèdes. Ennemi de la multitude des drogues, il avoit choisi les plus efficaces, & suivoit leurs effets avec une attention que j'ai trouvée chez bien peu d'autres médecins. Si Madame son Épouse, si ses enfans étoient malades, chaque courier m'apportoit les plus petits détails de la maladie ; sa tendresse le rendoit timide quand il s'agissoit d'objets aussi chers ; & son extrême confiance, on en a toujours pour les personnes qu'on aime, lui faisoit désirer mes conseils, non-seulement pour les siens, mais souvent pour les maladies graves qu'il avoit à soigner. Il me parloit de ses lectures, & ses jugemens sur les auteurs & les ouvrages rendoient ses lettres aussi utiles qu'agréables. Il m'annonça le *Virgile* de M. HEYNE au moment où il parut. Je lui eus l'obligation de relire ce poëte ; & les notes en présentent l'esprit, & en développent les beautés d'une façon si supérieure à tout ce que j'avois vu jusques alors, que je

crus avoir lu un ouvrage nouveau. Ses lettres renfermoient aussi très-souvent une multitude d'anecdotes littéraires qu'il devoit à ses autres correspondans : quelquefois ses peines en étoient presque le seul sujet ; mais presque toujours aussi j'y voyois que dans les momens les plus fâcheux, la raison, la sérénité, la douceur, la tendresse de Madame avoient dissipé tout-à-coup ses angoisses & l'avoient ramené à un état plus calme. Malheureusement la santé de cette excellente femme s'altéra considérablement ; elle étoit sujette à de petites fièvres catharrales, accompagnées de beaucoup de mal-aïse ; chaque attaque affoiblissoit le genre nerveux ; & le spectacle souvent réitéré de la tristesse d'un Époux qu'elle chérissoit, l'affectoit vivement : elle éprouva aussi des maux de nerfs qui ajoutèrent infiniment aux peines de M. ZIMMERMAN, & furent pour lui une nouvelle raison de retraite, & une occasion de se livrer toujours davantage aux occupations du cabinet.

J'ai déjà dit que dès qu'il fut à Brug, il commença à écrire pour le Journal de Zurich, & deux de ses pièces firent beaucoup de bruit par-tout où ce Journal se lisoit ; „ l'une étoit „ un songe qu'il eut la nuit du 5 Novembre „ 1755, sur l'état de l'ame après la mort, &

„ qu'il raconta sans y rien ajouter & sans en rien retrancher : ” la seconde étoit un *projet de Catéchisme pour les petites villes* ; ce projet étoit une satire qui faisoit allusion à quelques ridicules ; & comme les mêmes ridicules se trouvent dans des villes fort inégales, il y en eut plus d'une où l'on se crut l'objet des plaisanteries & où l'on se fâcha ; un des auteurs du Journal faillit à être maltraité en passant à W.... La même année il se proposoit de faire imprimer en latin, mais avec des notes fort étendues, son discours inaugural sur les tempéramens, ( \* ) dans lequel il prouvoit que c'étoit aux nerfs qu'il falloit attribuer les différens tempéramens des nations & des individus. On juge aisément combien de connoissances cet ouvrage supposoit, & combien de choses importantes on y auroit trouvé ; ç'auroit été l'homme moral & l'homme physique expliqués l'un par l'autre. L'abondance de la matière l'obligea l'année suivante à changer son plan ; il se décida de travailler à neuf le discours & à ne point mettre de notes ; les matériaux étoient

---

(\*) *De temperamentis integrarum gentium, quæ à climate & vitæ ratione sunt, per variam nervorum sensibilitatem explicandis.*

prêts, la distribution de l'ouvrage étoit déjà faite, & le plan qu'il m'envoya, augmenta chez moi le desir de le voir : différentes circonstances le lui firent perdre de vue pour le moment; il le reprit en 1759, & vouloit, après l'avoir publié en allemand, le traduire en français; mais cette troisième tentative resta sans effet comme les précédentes. „ J'aurai à réfuter „ le système de M. HELVETIUS sur l'esprit, „ d'un bout à l'autre. ” Cette réfutation n'auroit sûrement pas été la partie la plus difficile de l'ouvrage.

En 1754, il envoya à la société Physico-Médicale de Bâle, dont il étoit un des premiers membres, une très-belle observation sur une *esquinancie spasmodique*, qui depuis cinq ans avoit éludé les efforts de plusieurs médecins, & qu'il avoit parfaitement guéri en très-peu de tems. A cette première observation il en joignit une seconde sur une maladie très-rare, les tumeurs hystériques de Sydenham, qu'on lit avec le même plaisir : ce petit mémoire indiquoit déjà toute l'habileté de l'auteur. (\*)

---

(\*) *Acta Helvetica Physico - Mathematico - Anatomico - Botanico - Medica*, T. 2, 4°. Basle 1755, p. 94. J. G. ZIMMERMANN *Historia vitii deglutitionis quinque annorum sanati.*



Au moment où l'on reçut la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne, du 6<sup>e</sup> Novembre 1755, il s'amusa à composer sur cet événement, un petit Poëme, qu'il envoya à quelques amis à Zurich, sans la moindre intention qu'il fut publié : ses amis jugerent qu'il méritoit de l'être & le firent imprimer sans l'en prévenir ; j'en reçus une copie au moment même où celui de M. de VOLTAIRE, qui s'imprima à Genève, parut : il fut très-fâché de de cette impression, parce qu'il ne jugeoit point cet ouvrage digne du public ; mais il le revit & le fit réimprimer l'année suivante. De bons juges me dirent que l'on y trouvoit toutes les richesses de l'imagination, de grandes vues & une poésie très-agréable. Je fais que tous ses ouvrages ont été des premiers écrits en allemand avec beaucoup de pureté, & que l'on peut le regarder comme un des restaurateurs de cette langue.

C'est à la fin de 1756, que parut le premier essai sur la *Solitude* ; ouvrage très-court, qui a été traduit en italien il n'y a que quelques années, par M. ANTONI, très-habile médecin de Vicenze ; c'est en me parlant de cet ouvrage qu'il me disoit : „j'ai appris comme un ancien „ philosophe à vivre avec moi.”

L'année

L'année 1758 est une de celles où il a le plus écrit ; il reprit le premier ouvrage sur la *Solitude*, en étendit le canevas & commença à réunir les matériaux du grand ouvrage sur ce sujet, auquel il n'a mis la dernière main, & qu'il n'a publié, que trente ans après. „ Le second livre, me disoit-il, a exigé une grande lecture „ des vies des Saints ; vous ririez si je vous „ disois combien j'ai lu de ces foux, & de pe- „ res de l'église qui généralement sont un peu „ babillards : toute la Thébaïde est un Bedlam.”

Il forma aussi le plan de son traité de l'*Expérience en médecine*, dont il m'envoya une esquisse très-détaillée ; & c'est en m'en parlant qu'il définissoit le charlatan, „ un homme „ sage qui met à profit la sottise des autres.” Personne ne fut jamais plus éloigné que lui de ce genre de sagesse. Le premier volume ne parut qu'à la fin de 1763, & ne fut traduit qu'en 1774. (\*) C'est l'art d'observer joint à d'excellentes observations, & aux règles les plus sages sur la façon de tirer parti des observations. L'auteur commence par établir

---

(\*) *Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'art de guérir*, par M. ZIMMERMAN, in-12. 3 vol. Paris, 1774.

la différence qu'il y a entre la vraie & la fausse expérience ; il indique les moyens de les reconnoître , ce qui est d'autant plus nécessaire que les partis opposés en appellent ordinairement les uns & les autres à l'expérience : il parle ensuite de la nécessité du sçavoir , généralement blâmé par les empiriques , de son influence sur les expériences , de la nécessité des bonnes observations.

Il prouve que c'est de l'exakte observation des phénomènes que dépend la parfaite connoissance de la maladie , & il donne une suite de faits & de remarques sur le pouls , la respiration , les urines , l'habitude du corps. Il dirige dans la recherche des causes des maladies , & traite de chacune en particulier ; il fait aussi remarquer quelles sont dans chaque individu ces dispositions physiques qui font que l'on est plus ou moins affecté par les mêmes impressions ; & c'est là qu'il avertit que presque tous les hommes ont une partie moins forte que les autres , & qu'il est de la plus grande importance de la connoître , parce qu'elle est la cause de beaucoup de maux qui peuvent devenir incurables si on leur en attribue une autre : enfin il traite des forces que la nature oppose à ces différentes causes. Il n'y a pas un chapitre qui



n'offre des faits intéressans , des vues neuves , des réflexions pleines de sagacité & les conseils les plus sages. Les chapitres sur les passions , la contention d'esprit , le génie , les forces de la nature , méritent d'être étudiés , non seulement par les médecins , mais par toutes les personnes qui aiment à connoître l'homme.

M. *Daniel* BERNOUILLI vit très-bien tout le prix de cet ouvrage , & taire son jugement ce feroit faire un vol à la mémoire de l'auteur.

» La justesse des pensées , l'élégance & la précision de la diction , les traits de littérature rendent cette lecture bien agréable , & les réflexions lumineuses , les grandes connoissances , les observations les mieux faites la rendent bien utile ; tout est au-dessus de mes éloges. »

On fait ordinairement peu d'attention à ceux des traducteurs , mais celui de M. le FEBVRE mérite une exception. » L'ouvrage que je publie , est un de ces monumens intéressans non-seulement pour la médecine , mais pour toutes les personnes jalouses d'éviter l'erreur & la surprise , & de se conduire de manière à se garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur santé. M. ZIMMERMAN est un de ces hommes nés pour le bien de l'humana-



„ nité. Habitant d'un pays heureux où l'esprit  
 „ de liberté qui anime toutes les sciences,  
 „ donne toujours un libre effort aux facultés  
 „ de l'ame, il s'est fait connoître par les titres  
 „ des plus avantageux; philosophe prudent,  
 „ médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de  
 „ l'erreur, homme aimable; telles sont les qua-  
 „ lités qui l'ont rendu intéressant pour la so-  
 „ ciété.” Cet ouvrage n'étoit pas fini; il y  
 manquoit deux parties, dont il ne s'occupa  
 que plus de vingt-cinq ans après; & il y fut  
 déterminé par la belle Préface que M. ANTONI  
 a mis à la tête de la traduction italienne. Il  
 m'en envoya le plan en 1789. Des occupa-  
 tions d'un tout autre genre l'empêcherent d'y  
 travailler, & c'est une perte réelle, parce qu'il  
 se proposoit d'y inférer un grand nombre  
 d'observations. (\*)

(\*) Comme quelqu'autre médecin pourroit être  
 tenté de compléter cet ouvrage, je crois devoir  
 placer ici ce plan.

#### LIVRE V.

*Comment on parvient à l'expérience, à l'égard du  
 traitement des maladies.*

Chap. I. De l'examen de ce qui est invisible dans les  
 maladies, & de l'insuffisance de ce que l'on fait sur  
 leurs causes prochaines.

M. ZIMMERMAN avoit publié en 1758, son ouvrage sur l'*Orgueil national*, dont il se fit

*Chap. 2.* De l'étude réfléchie des phénomènes, ou de l'examen de ce qui est visible dans les maladies.

*Chap. 3.* Comment on forme le plan du traitement des maladies, & comment on acquiert quelque facilité à cet égard.

*Chap. 4.* De l'examen des rapports d'une méthode & d'un remède à la maladie.

*Chap. 5.* Des essais pour la détermination des qualités & des effets des remèdes.

*Chap. 6.* Résultats de tous ces examens & de tous ces essais.

#### L I V R E V I.

*Morale du Médecin, ou de l'Influence du caractère sur l'expérience, & de l'expérience sur le caractère.*

*Chap. 1.* L'esprit & le cœur agissent également sur l'expérience.

*Chap. 2.* Comment on apprend à se conduire avec les malades & à les gagner.

*Chap. 3.* Comment on agit avec succès sur l'esprit des malades, comment on les relève dans leurs souffrances, & comment on les encourage à la patience & à la fermeté.

*Chap. 4.* De la conduite du médecin dans le malheur, & de la nécessité de la modestie dans la fortune.

*Chap. 5.* De la rigueur envers soi-même, & de l'indulgence envers tous les médecins.

*Chap. 6.* De l'incrédulité & de la foi en médecine.

*Chap. 7.* Résumé & conclusion de tout cet ouvrage.

rapidément quatre éditions, auxquelles il donna toujours de nouveaux soins; il fut traduit en français à Paris en 1769, & vint d'y être réimprimé. L'auteur suit d'abord l'orgueil chez les différens particuliers, les différens ordres, les différens états, & ici il y a un très-beau portrait des faux dévots, qu'il est d'autant plus important de démasquer, qu'ils diffament la vraie dévotion, & font par-là même aux hommes le plus grand mal qu'on puisse leur faire: il observe ensuite cet orgueil chez les différentes nations; mais d'abord sans l'apprécier; & après cet article, commence la division de l'ouvrage en deux parties. La première traite de l'orgueil national, ridicule & méprisable: pour le faire connoître il examine, l'un après l'autre, les titres imaginaires sur lesquels porte en partie, ou en entier, l'orgueil de quelques nations. Il n'y a aucun chapitre qui ne présente des exemples très-agréables; tous supposent beaucoup de lecture, un jugement exquis & beaucoup de goût dans le choix des morceaux: cependant il faut avouer qu'il y a quelques contes, quelques plaisanteries qui paroissent s'être introduits sous les auspices d'une très-grande gaieté, & il éprouvoit souvent cette gaieté quand il travailloit quelque morceau



qui lui étoit agréable, plutôt que sous ceux d'une critique sévère; c'est le bout d'oreille de l'hypocondrie qui laisse appercevoir les momens d'inégalité; & ces passages auroient sûrement disparus si l'auteur avoit repris cet ouvrage, après l'avoir laissé reposer quelques années.

Les articles de la Chine & du Japon sont très-intéressans, & à l'époque où l'ouvrage parut, personne n'avoit encore aussi bien jugé que lui les éloges prodigués aux Chinois, qu'il réduisit à leur juste valeur. On voit aujourd'hui que cet Empire est une machine très-médiocrement conçue, qui ne se dérange pas, & que l'on ne perfectionne point? Il apprécie ensuite, & ce chapitre est rempli d'aperçus très-ingénieux, les avantages & les désavantages, de cet orgueil ridicule, & qui porte sur des bases aussi peu propres à en donner: on pourroit dire après l'avoir lû, que l'erreur & la vanité les plus folles peuvent cependant avoir quelque utilité.

La seconde partie a pour objet l'orgueil national permis, honnête & louable, celui qui est fondé sur un mérite réel & qui peut devenir le germe des sentimens les plus sublimes: il traite séparément, comme dans la première partie, chacun des titres vrais qui ont droit de produire cet orgueil. Le chapitre quinzième est très-intéressant; il y



examine l'orgueil républicain qui se fonde *sur les avantages de la liberté, de l'égalité & de la sûreté*; mais il préféroit beaucoup les aristocraties aux démocraties, parce que *par leurs loix permanentes & la dignité de leurs chefs, elles rentrent dans l'ordre des monarchies; on y est plus en sûreté*. Si à l'époque où il écrivoit, la justesse de cette préférence n'eût pas été démontrée, quelle nouvelle preuve n'aurait-elle pas acquis depuis lors? Il y a dans le même chapitre un excellent morceau sur le despotisme, & sans le nommer, l'éloge le plus vrai du Gouvernement sous lequel il avoit le bonheur de vivre.

L'orgueil monarchique est l'objet du chapitre suivant, qui est un des plus courts & des plus beaux. Il finit par développer tous les avantages d'un orgueil national bien fondé & bien entendu, & il en a plusieurs; mais il ne se laisse pas prévenir au point de croire qu'il n'a pas ses inconvéniens, qu'il a tous connus & fait connoître; & comment n'en auroit-il pas? L'émulation même, sentiment plus pur sans doute que l'orgueil national, a les siens.

Il avoit cependant fort insisté sur cet orgueil permis & honnête; il s'étoit complû à le présenter très - en beau, à en faire ressortir les

côtés brillans , & il sentoît bien que quelques personnes pourroient ne pas penser comme lui & blâmer sa façon de penser ; il ne vouloit ni se brouiller avec elles , ni leur sacrifier son opinion ; & il finit son ouvrage par cette réponse de WALLER à CHARLES II, qui lui reprochoit d'avoir mieux fait l'éloge de CROMWELL que le sien : „ Sire , nous autres poètes , nous réussissons bien mieux dans les fictions que dans „ les vérités.” Les ennemis de M. ZIMMERMAN voulurent prendre au pied de la lettre ce qui n'étoit qu'une plaisanterie , & faire passer pour persiflage les éloges les mieux mérités & donnés avec le plus de sincérité ; ils espérèrent , un moment , de pouvoir rendre l'auteur l'objet de l'animadversion du Gouvernement , mais la sagacité déjoua leur méchanceté.

Sa sagacité lui fit prévoir une grande révolution plus de trente ans avant qu'elle arriva ; & il est , si je ne me trompe , le premier qui l'ait annoncée ; mais il vit bien que suivant les principes qui la dirigeroient , elle feroit ou bien heureuse ou bien malheureuse. „ La lumière & „ l'esprit philosophique répandus par-tout , les „ vices qu'ils ont fait appercevoir dans la façon „ de penser actuelle , les assauts livrés aux pré- „ jugés , indiquent dans les opinions une har-

„ diéffe qui annonce une révolution ; & cette  
 „ révolution fera heureuse si elle est dirigée  
 „ par la sagesse politique & *la soumission due*  
 „ *aux réglemens de l'État* ; mais si elle dégé-  
 „ nère en une audace criminelle, elle coûtera  
 „ aux uns leurs biens, à d'autres leur liberté,  
 „ à de troisièmes leur vie. ” (\*) Celui qui  
 voudroit donner dans quelques lignes l'histoire  
 de ce qui est arrivé depuis huit ans, auroit-il  
 autre chose à faire qu'à redire au passé ce que  
 M. ZIMMERMAN disoit au futur ?

De 1758 à 1763, il donna à son traité *de l'Expérience*, la plus grande partie du tems  
 que lui laissoit une nombreuse pratique, soit  
 pour les malades de Brug & des pays voisins  
 à une assez grande distance, soit pour les étran-  
 gers qui venoient le consulter. En 1760, il  
 fut reçu membre de la Société de Berlin ; depuis  
 lors, plusieurs autres Corps littéraires s'empres-  
 sèrent de l'aggréger, & il étoit des Sociétés de  
 Zurich, Berne, Basle, Munich, Palerme,  
 Pézaro, Gœttingue, de celles de Médecine de  
 Paris, Londres, Edimbourg, Copenhague,  
 & enfin, en 1786, de l'Académie de Péters-  
 bourg.

---

(\*) Chap. 10.



Il pensa quelques momens à un traité des vapeurs & de l'hypocondrie, maladies sur lesquelles il avoit de très-belles observations; mais il abandonna bientôt ce projet.

Ses occupations n'empêchoient pas qu'il ne fut très-mécontent de sa situation; j'en étois affligé, & je sentoís qu'il étoit fait pour un plus grand théâtre. Je ne négligeai rien pour intéresser en sa faveur deux hommes qui me paroíssoient pouvoir contribuer à l'y placer : l'un étoit M. DE HALLER, avec qui il n'avoit déjà plus des relations aussi étroites qu'auparavant; & M. le baron de KL... qui étoit ici pour sa santé, & qui ayant été long-tems ministre dans une Cour d'Allemagne, avoit conservé beaucoup de relations avec les ministres de plusieurs autres. Ces deux Messieurs tournerent leurs vues du côté de l'électorat d'Hanovre, & M. ZIMMERMAN étoit déjà si connu que l'on pouvoit le présenter par-tout avec confiance. Le ministre d'Hanovre répondit à M. de KL... qu'il s'empreseroit de lui procurer un des premiers postes à la nomination du Roi, dans les premières villes de l'électorat; mais il ne vouloit être placé qu'à Hanovre même, afin de se rapprocher de M. WERLHOFF, pour qui il étoit rempli de res-



pect & d'attachement ; & cet établissement n'eut pas lieu. M. HALLER même ne le lui conseil-  
loit pas , & croyoit qu'il devoit préférer la chaire  
de professeur en médecine-pratique à Gœttingue,  
qu'il étoit sûr de lui procurer. M. ZIMMERMAN  
n'aimoit ni ce genre d'occupations , ni Gœttingue,  
dont il craignoit le séjour pour Madame  
ZIMMERMAN , pour sa belle-mère , pour lui-  
même ; & il refusa ce poste , que M. TREDE-  
LENBOURG ne voulut pas non plus , & qui fut  
donné à M. SCHRÖDER.

Quelque tems après, il fut question de l'appel-  
ler à Berne, à la mort de M. ITH, son ami ; mais  
ce projet , qui étoit celui de la majeure partie des  
Seigneurs du Conseil de Santé , fut renversé par  
ces meneurs froids qui , dans les Républiques,  
comme dans les Monarchies , ont souvent plus  
d'influence sur les affaires que ceux même qui  
sont appelés à les conduire , & qui ignorent  
quelquefois pourquoi elles ne vont pas comme  
elles devroient aller & comme ils voudroient  
qu'elles allassent.

Depuis lors , il eut encore d'autres vocations  
qui , sans avoir pour objets des postes très-bril-  
lans, prouvent combien il inspiroit de confiance :  
l'une est celle que lui adressa le Comte DE STA-  
DION ; après avoir été premier Ministre de

L'Électeur de Mayence, il s'étoit retiré à Varrhaufen, très-belle terre en Suabe, où il défireit avoir ses conseils & sa société, & où il lui affuroit un logement agréable & une pension considérable. M. ZIMMERMAN ne vult point quitter un endroit qu'il trouvoit trop petit, pour un plus petit. La même année il fut appelé par la ville d'Orbe; & la sagesse des Membres qui étoient à la tête de la municipalité, rendoit cette vocation aussi honorable que si elle fut venue de quelque grande Cour. Ces dernières vocations s'adressent quelquefois plus à l'homme célèbre qu'à l'homme capable; mais les chefs d'une ville, s'ils sont éclairés, n'appellent un médecin que quand ils sont bien sûrs qu'ils ne peuvent pas mieux confier la santé de leurs concitoyens.

En Novembre 1764, MM. les Comtes de MNIZECH, qui se trouvoient à Berne, y ayant reçu la commission de chercher un bibliothécaire pour le Roi, l'orgueil national qui annonçoit des connoissances très-variées, & les fréquentes conversations qu'ils avoient eu avec l'auteur, les firent penser à lui pour ce poste, auquel on attachoit des conditions aussi agréables qu'avantageuses: M. ZIMMERMAN ne rejeta pas d'abord cette offre; mais en répondant il laissa voir tout le regret qu'il auroit

d'embrasser une vocation qui l'éloignoit de la sienne : la négociation traîna quelques mois ; enfin le 1<sup>er</sup> Avril 1765, il refusa absolument.

En 1761, il fut membre de la Société patriotique de Schintznach. Cette Société, projetée & arrangée par M. HIRZEL, alors célèbre médecin, aujourd'hui conseiller d'Etat à Zurich, & par feu Mr. J. ISELIN, secrétaire d'Etat à Basle, deux de ces hommes dont la Suisse se glorifiera dans tous les tems, avoit pour but de lier des hommes distingués de chaque Canton, de faire sortir des différens esprits patriotiques un esprit patriotique général, de former un tableau exact de toute la Suisse d'après les lumières que donneroient les hommes les plus instruits dans chacune de ses différentes provinces, de persuader à tous qu'ils ne faisoient qu'une famille, & que dans quelque endroit des Cantons que se trouva un Suisse, il étoit toujours chez lui ; en un mot, *d'entretenir amitié & amour, union & concorde*. M. ZIMMERMAN, ami des deux fondateurs, fut le premier à qui ils communiquèrent leur plan ; il étoit bien fait pour l'accueillir, aussi il le saisit avec le plus grand empressement & fut un des neuf membres qui se réunirent à Schintznach en May 1761 ;



& il n'a jamais manqué de se trouver aux assemblées, aussi long-tems qu'il a été en Suisse. Celle de 1764, sous la présidence de M. HIRZEL, fut la première très-nombreuse, & il y fut très-fêté & très-heureux. Sa première lettre après son retour à Brug, dans laquelle il me parloit principalement de ses conversations avec M. HIRZEL & M. GESNER le Poète, & celle qu'il m'écrivit en 1775, en sortant de chez le fameux SCHOU PACH, respirent la plus grande gaieté, & sont pleines de ce genre d'esprit que les Anglois appellent *humour*, & pour lequel les autres nations n'ont pas même de nom; ce qui prouve qu'elles le connoissent peu.

En 1765, il fut appelé à Soleure pour une des femmes les plus intéressantes de la ville, & il n'y fut pas plutôt connu que l'on désira de l'y fixer. Un homme du plus grand mérite qui s'étoit lié avec lui à Schintznach, & qui est devenu l'un des chefs de l'Etat, feu M. l'Advoyer GLUTZ, en fit la proposition au Conseil, qui devoit en connoître le premier, & elle y fut agréée; mais ce Conseil n'est pas souverain, & ceux à qui cet appel ne convenoit pas, prirent habilement le parti de faire intervenir la Religion.



Un médecin protestant avertiroit-il les malades du danger assez tôt pour qu'ils pussent pourvoir à leurs affaires spirituelles, & ne courroient-ils point risque de mourir sans confession, sans saint sacrement & sans extrême-onction ? Ce moyen réussit ; pouvoit-il échouer ? & l'affaire ne fut point portée en grand Conseil. Quelqu'agréable que lui eut été un établissement dans une ville où il avoit trouvé plusieurs hommes très-distingués par leur génie, leur caractère, leur façon de penser & une société très-aimable & très-polie, il rit beaucoup en apprenant, peu de tems après, que l'on avoit appelé un frère apothicaire jésuite.

En 1760, je lui adressai une lettre qui contenoit mes observations sur quelques maladies sur lesquelles on en avoit peu, (\*) & sur quelques autres objets dont j'étois occupé alors ; on y trouve un parallèle entre les animaux & les plantes, dans lequel j'établis, & sûrement avant personne d'autre, que l'irritabilité est le grand mobile, le principe de la vie dans la plante

---

(\*) *S. A. D. Tissot Epistola Viro Nob. cel. J. G. ZIMMERMAN de morbo nigro & schorris viscerum*, Laus. 12, 1760. — Je la lui adressai de nouveau, fort augmentée, en 1769.

comme

comme dans l'animal ; j'en étois fortement persuadé alors , & depuis ce tems-là de nouvelles réflexions ont encore ajouté à ma persuasion.

En 1765, je lui adressai une seconde lettre sur la nombreuse épidémie de fièvres putrides que nous avions eu , (\*) & une troisième en 1766, sur une épidémie encore plus générale & plus fâcheuse ; toutes prouvent le cas que je faisois de ses lumières & de ses jugemens. (†)

En 1763 , 1764 & 1765 , il régna à Brug & dans tous les districts voisins , une épidémie de fièvres très-dangereuses , qui lui donna beaucoup d'occupations , qu'il observa avec la plus grande attention , & dont il écrivit l'histoire , dans l'intention de la publier ; ce qu'il n'a jamais fait.

Au mois de Juillet 1765 , cette fièvre devint une dysenterie , dont il s'occupa avec le même soin ; il se détermina à en donner l'histoire , & publia le traité de la *Dysenterie* , qui a fait dire à M. CULLEN : M. ZIMMERMAN est le premier qui ait donné la vraie maniere de la

---

(\*) Lettre à M. ZIMMERMAN , sur l'Épidémie courante , 12. Laus. 1765.

(†) Seconde Lettre à M. ZIMMERMAN , sur l'Épidémie de 1766 , 12. Laus. 1766.

traiter. (\*) On peut juger du caractère de cette épidémie par le nombre des personnes qui en moururent. Dans les environs de Brug, sur 1795 malades, il en périt 465, ce qui fait plus du quart ; & dans trois villages de la Thurgovie, sur près de 200, il en périt 150 ; c'est plus des trois quarts. C'étoit sans doute beaucoup la faute du traitement & du régime ; mais la maladie devoit cependant être bien grave, & la description qu'en donne M. ZIMMERMAN le prouve : ses indications sont les plus justes & son traitement le plus sage. Il employoit une boisson abondante & acidescente, une diète analogue, sur-tout beaucoup de fruits ; & ses observations lui confirmèrent tout ce que j'avois dit de leurs bons effets, dans l'*Avis au Peuple*. Ses remèdes furent l'ipécacuanha, les tamarins, la rhubarbe ; il fut très-réservé sur l'usage de l'opium ; il insista beaucoup sur le danger des astringens dont il avoit vu les plus funestes effets ; il apprécia avec beaucoup de justice les différens spécifiques vantés, & finit cette partie par un excellent chapitre „sur les pré-  
„ jugés populaires qui s'opposent dans le

---

(\*) *Manière d'étudier la Médecine pratique.*



» traitement de cette maladie aux fages pré-  
 » cautions de nos magistrats, aux efforts des  
 » médecins & à la voix de la raison." Il  
 indique ensuite les moyens de les diminuer.

La seconde partie a pour objet la nature &  
 le traitement des différentes espèces de dyssen-  
 teries, inflammatoire, bilieuse & maligne. On  
 trouve par-tout la même exactitude, les mê-  
 mes connoissances, beaucoup d'observations  
 précieuses, & cet ouvrage assura à l'auteur la  
 réputation d'un très-grand praticien. Il fut  
 traduit en français en 1775. (\*) » L'auteur du  
 » traité de l'*Expérience dans l'art de guérir*,  
 » s'étoit fait connoître trop avantageusement  
 » pour ne pas nous laisser espérer quelque ou-  
 » vrage de pratique; on verra par celui-ci avec  
 » quelle sagesse il a fait l'application de ses  
 » maximes. Éloigné de tout esprit systémati-  
 » que, c'est toujours la nature qu'il interroge  
 » & qu'il suit; & s'il parle d'après les maîtres  
 » de l'art, ce n'est qu'autant qu'ils ont aussi  
 » su l'interroger & la suivre." M. DOBSON  
 en a fait une traduction anglaise, que l'auteur  
 mettoit fort au-dessus de la française; elle est  
 plus complete & plus exacte. Trente ans après,

---

(\*) *Traité de la Dyssenterie, par M. ZIMMERMAN,*  
 12. Paris, 1775.



je ne connois encore aucun ouvrage supérieur à celui-là sur cette cruelle maladie, & ce sera vraisemblablement toujours un livre classique. Depuis lors, M. ZIMMERMAN n'a donné aucun ouvrage de médecine considérable ; mais il a publié quelques Effais, & j'en réunis ici les titres, sans attendre l'ordre chronologique, ou dans le *Magazin d'Hanovre*, journal fort estimé en Allemagne, ou en *feuilles volantes*.

En 1771, il régna parmi le peuple, dans quelques endroits de l'Électorat, une maladie spasmodique assez fâcheuse, occasionnée par le seigle ergotté, qui le détermina à traduire sa lettre au chevalier BACKER sur cette maladie. A son retour de Berlin, à la fin de 1771, le Ministère lui demanda de s'occuper d'une épidémie dont on étoit effrayé à Hanovre, & de rassurer le public ; ce qui fut aisé : l'épidémie n'étoit point fâcheuse, mais il en étoit mort un malade dont la mort fit une grande sensation, & l'on trouva plus honnête d'accuser la maladie de malignité que de soupçonner le médecin d'erreur ; M. ZIMMERMAN innocent la maladie & n'accusa personne. Il écrivit en 1772, sur l'usage des gouttes acides de M. HALLER dans les maux de nerfs, & en 1773 il fit réimprimer & augmenta de notes très-étendues,

l'histoire que M. HALLER avoit donné d'une fièvre bilieuse qui avoit régné dans le canton de Berne en 1762. Il publia en 1778, quelques remarques sur le remède alors si fameux, & aujourd'hui si méritoirement oublié, de la solution de gomme de gayac dans le taffia.

Il donna dans le même *Magazin* plusieurs morceaux sur d'autres matieres; en 1773, sur la Solitude; en 1774, questions sur le pédantisme, sur les baïse-mains, sur le babillage, sur la manie d'écrire des lettres sans les signer; en 1779, une suite d'essais sur différens sujets. Depuis lors, il en inséra quelques-uns, souvent très-courts, dans le *Musæum* allemand & dans d'autres Journaux. Celui qui réuniroit ces différens morceaux, ne feroit-il pas au Public un présent très-agréable? M. ZIMMERMAN étoit si fécond en idées neuves, fortes & justes, que l'on peut être sûr d'en trouver beaucoup dans tout ce qu'il a écrit.

En acquérant de la célébrité, il n'en étoit pas moins malheureux, peut-être même que cette célébrité lui faisoit mieux sentir, que le théâtre sur lequel il étoit n'étoit pas suffisant pour lui, & une nouvelle cause de tristesse se joignit aux précédentes: il commença à sentir les premières atteintes du mal pour lequel il fut

obligé d'aller, en 1771, à Berlin. Dépositaire de toutes ses peines, je m'occupois continuellement des moyens de lui procurer un établissement qui lui convint mieux; mais cela n'étoit pas aisé. Cette même disposition des nerfs, qui fait sentir si vivement le mal-aise & donne le desir d'un changement, produit aussi cette irrésolution qui ne fait pas prendre un parti, & ce principe de timidité qui fait que tout changement effraye. J'ai déjà parlé de la fanté de M. ZIMMERMAN, j'en reparlerai encore; mais elle a une si grande influence sur la façon de voir, de juger & de se déterminer, que dans plusieurs cas l'homme est inexplicable, si on ne la connoît pas. Il ne voulut pas permettre, en 1766, que dans ma lettre de remerciement à S. M. le Roi de Pologne, qui m'avoit fait l'honneur de m'appeller pour son premier médecin, je le nommasse, avec M. TRALLES, comme l'un des deux médecins en qui j'avois le plus de confiance, & que je croyois les plus dignes de celle du Monarque. M. TRALLES refusa; M. ZIMMERMAN eut des regrets, mais c'étoit trop tard; on avoit disposé du poste. Je fus plus heureux l'année suivante, & je pus enfin lui procurer celui qu'il a si bien rempli pendant les vingt-sept dernières années de sa vie.



Je suis fâché de revenir si souvent à moi ; mais comment se séparer entièrement de l'histoire d'un ami , quand les circonstances nous ont enchaîné à la plupart des événemens de sa vie ? Incertain pendant quelque tems si j'accepterois le poste de premier médecin de S. M. le Roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de M. WERLHOFF , j'avois demandé à M. ZIMMERMAN ce qu'il feroit s'il y avoit lieu d'y penser pour lui , & je compris par sa réponse qu'il l'accepteroit avec plaisir. Quand j'eus refusé , malgré toutes les instances de M. HALLER qui, chargé de cette commission , y avoit mis la plus grande chaleur, je lui proposai de présenter M. ZIMMERMAN, pour qui aucune des raisons qui m'empêchoient d'accepter, n'avoit lieu. J'ai déjà dit que ces deux Messieurs n'étoient plus aussi bien ensemble qu'ils auroient toujours dû l'être ; M. HALLER refusa : tout ce que je pus en obtenir, ce fut de dire que j'avois pensé à M. ZIMMERMAN , & ce n'étoit pas assez. En remerciant directement M. de MUNCHHAUSEN, je crus pouvoir le lui indiquer moi-même ; il étoit aisé de soutenir cette indication par de fortes raisons ; d'ailleurs je n'indiquois pas un inconnu. Je m'adressai aussi à M. le Baron de WALMODEN,



actuellement Feld-Maréchal des armées du Roi, qui sans être encore dans le Gouvernement, & quoiqu'absent, avoit sur les affaires cette influence que donnent le génie, les connoissances, la considération personnelle & les liaisons avec des ministres capables d'apprécier les hommes ; enfin, j'intéressai M. le Baron de HOCHSTETTEN, avec qui j'avois l'avantage de soutenir des relations, & qui en avoit lui-même de très-étroites avec M. de MUNCHHAUSEN qui me fit la réponse la plus polie & la plus favorable possible : mon ami eut le poste au commencement d'Avril 1768, & partit pour Hanovre le 11 Juillet.

J'espérois que le moment de ce départ seroit l'époque, l'ère, d'une carrière plus heureuse pour lui, & je me félicitois d'avoir contribué à cet établissement ; mais je fus bientôt tristement défabusé. Le carrosse dans lequel il étoit avec sa famille, versa aux portes d'Hanovre ; M<sup>me</sup>. sa belle-mère se cassa la jambe, & cet accident, rendu plus fâcheux par la circonstance, jeta de l'amertume sur les premiers momens de leur séjour. Peu de jours après son arrivée, il perdit celui des seigneurs de la régence qui lui étoit le plus attaché. Le mal dont j'ai dit qu'il avoit ressenti les premières atteintes à Brug, qui alloit

en augmentant & qui étoit accompagné de très-grandes douleurs, lui rendoit quelque-fois l'exercice de sa vocation pénible. La jalousie d'un collègue, qui n'est plus, lui suscitoit une multitude de ces légères piquures qu'il n'auroit pas apperçu s'il s'étoit bien porté, mais dont la disposition de ses nerfs faisoit autant de playes vives. Quelques personnes crurent qu'il se prêteroit à tout pour capter leur bienveillance, & auroient voulu l'avoir à chaque instant auprès d'elles. „ Les femmes „ qui ont bu du café avec Georges second, „ se persuadent que je dois être à leurs ordres, „ comme j'aurois été aux siens. „ Elles auroient voulu le rendre leur esclave, & ce rôle n'étoit pas fait pour lui; il favoit que c'est à la maladie, & non pas au malade, à régler le nombre & les heures des visites du médecin; & c'est d'après ce principe qu'il se conduisit toujours; mais les personnes dont il heurtoit les caprices, ne s'empressoient pas à rendre son séjour agréable. La santé de M<sup>me</sup>. ZIMMERMANN, qui décidoit toujours de la sienne, se dérangeoit rapidement; celle de ses enfans, qui n'avoit jamais été forte, ne le devenoit pas; il m'écrivoit souvent d'Hanovre, comme de Brug: „ sauvez ma femme, ou plutôt sauvez-

« moi moi-même ; sauvez ces enfans , qui me  
 » sont plus chers que la vie ; » & chacune  
 de ces lettres me donnoit un vrai regret d'avoir  
 contribué à son déplacement. Heureusement la  
 confiance publique le força bientôt à une  
 occupation soutenue , qui est le plus sûr con-  
 solateur dans les peines : les malades d'Hano-  
 vre , les consultes de tout le Nord , les malades  
 qui venoient le consulter eux-mêmes , le tiroient  
 de sa mélancolie : toutes ses heures étoient  
 remplies ; il passoit des mois de suite sans cesser  
 de s'occuper , & les plus grandes distractions  
 qu'il ait jamais connues , ont été quelques  
 voyages chez des Princes qui désiroient d'a-  
 voir ses conseils dans des cas très-graves , &  
 qu'il ne quittoit jamais sans leur avoir inspiré  
 autant d'attachement que d'estime ; & quelques  
 voyages à Pyrmont , où il passoit une partie de  
 la saison des eaux , qui lui firent du bien la  
 première & la seconde année , mais qui ensuite  
 agirent comme le font si souvent tous les  
 toniques sur les personnes très-mobiles ; elles  
 lui donnerent des spasmes ; & une autre raison  
 auroit suffi pour les lui faire quitter , c'est qu'il  
 n'y trouvoit point le repos dont il avoit besoin :  
 tous les malades vouloient avoir ses conseils ,  
 plusieurs n'y venoient que pour lui , & cela



étoit si connu, qu'en 1780 le Prince héréditaire de Hesse-Cassel, aujourd'hui Landgrave régnant, l'invita, en lui offrant des conditions très-agréables, à venir passer l'été aux bains de *Willemstad*, à la porte d'Hanau; mais il refusa, bien sûr qu'il n'y jouiroit pas plus qu'à Pyrmont du repos nécessaire à son propre traitement.

S'il avoit trouvé à Hanovre quelques malveillans, il y avoit aussi trouvé dans l'un & l'autre sexe, des amis d'un grand mérite & du commerce le plus aimable : il me paroît qu'il mettoit à la tête M. de WALMODEN, qui n'a jamais cessé un seul moment de lui donner des marques de son attachement; M. STUBE, secrétaire d'Etat, & Madame DE DÖRING sa sœur, dont il a si bien peint l'ame & les vertus, (\*) & dont l'amitié fit pour lui dans la fuite tout ce que l'on peut attendre d'un sentiment aussi doux & aussi respectable. Sa correspondance avec ses amis absens, qui étoit nombreuse, continuoit à être une des douceurs de sa vie. Ses premières liaisons furent à Berne, & la plus étroite fut avec M. TSCHARNER de Bellevue, connu par la traduction française des

---

(\*) *Solitude*, p. 55. &c.



poésies de M. HALLER, par son excellente Histoire de Suisse, par les meilleurs articles du Dictionnaire de Suisse, par deux très-bons Journaux, par un Eloge de M. HALLER, &, ce qui vaut bien le mérite littéraire, par la vocation de Ministre d'Etat au département des affaires ecclésiastiques, que lui adressa en 1764 le Roi de Prusse, avec 5000 écus d'appointement, & quelques autres avantages. (\*) Nommer M. TSCHARNER, c'est faire l'éloge de son ami qui fut infiniment touché de sa mort prématurée, dans laquelle il vit non-seulement ce qu'il perdoit, mais ce que perdoient l'Etat, les lettres, les honnêtes gens. Ses autres correspondans furent M. HALLER pendant 10 ou 12 ans, M. HIRZEL & moi, dès les commencemens de son établissement à Brug, „TISSOT & HIRZEL, *les deux amis de mon cœur*” ; (†) M. HOZE, qu'il aimoit si tendrement & qu'il a si bien peint: „A Richterswil, dans un des plus beaux sites des bords du lac de Zurich, demeure un des plus grands médecins de

---

(\*) M. TSCHARNER refusa ce poste, & M. de WATTEVILLE de Montbeney, à qui il étoit chargé de l'offrir, s'il ne l'acceptoit pas, le refusa aussi.

(†) *Solitude*, pag. 236.

„ notre siècle, qui réunit à une vaste étendue  
„ de lumières, la profondeur du jugement &  
„ l'expérience ; philosophe autant que médecine,  
„ son ame est douce & sublime comme  
„ la Nature qui l'environne, sa maison est le  
„ temple de l'amitié, de la santé & de toutes  
„ les vertus paisibles. ” Il eut aussi une correspondance très - suivie, pendant quelque tems, avec M. MEDICUS de Manheim, à qui il ne pardonnoit pas d'avoir abandonné la médecine pratique, dans laquelle il auroit joué un très-beau rôle, pour l'histoire naturelle. Il eut souvent des lettres de M. VAN-SWIETEN ; j'en ai vu quelques-unes, qui toutes témoignent considération, confiance & attachement. Dans une, écrite en 1763, quelques mois après la paix, & au milieu des disputes de M. DE HAEN, avec qui M. ZIMMERMAN fut aussi quelque tems en commerce de lettres, il lui disoit : „ Heureusement la paix entre les Puissances est  
„ faite, & il vaut mieux que les médecins se  
„ fassent la guerre que les Princes ; le sang  
„ répandu m'attristoit, mais des flots d'encre  
„ versés ne me donneront jamais de mauvaise  
„ humeur, quoique ce fut même un peu à  
„ mes dépens. . . . Faites saluer de ma part  
„ votre payfan philosophe ; je l'estime, je le

„ révère , & il le mérite de toute façon. ” Dans une autre lettre écrite pendant que la même guerre subsistait : „ on m’a donné quelques coups de bec , mais jamais ils ne troubleront ma gaieté naturelle qui augmente à mesure que je vieillis. ” Il étoit en correspondance avec M. BALDINGER, dont il faisoit le plus grand cas ; avec M. le Baron DE BERGER , premier médecin du Roi de Danemarck , l’un des médecins les plus éclairés & les plus respectables du Nord , & qui a été la malheureuse victime de la perforation de l’apophyse mastoïde. Il en eut aussi une très-soutenue , mais uniquement sur des objets de médecine , avec M. KÆMPF , si connu par sa méthode de traiter les obstructions du bas-ventre ; avec M. DE LUC , lecteur de la Reine , à qui la physique a tant d’obligations ; avec M. MARCARD , dont il apprécioit si bien le génie & les connoissances , & auquel il étoit extrêmement attaché ; avec M. FRIZ , qui fut le sujet d’une de ses conversations avec le Roi de Prusse , conversation dans laquelle on aime à voir la liberté & le courage , avec lesquels il lui parle d’un de ses sujets qui lui a rendu de grands services , que l’envie a opprimé à cause de son mérite & de sa probité , & qu’il lui indique comme



un homme digne d'être appelé & récompensé ; & l'on aime à voir le Roi déférer à ses avis , faire écrire dès le lendemain à M. FRIZ de venir à Potzdam , le recevoir de la façon la plus gracieuse , & le créer inspecteur de ses hôpitaux militaires. Combien de maux n'auroit-on pas prévenu , si tous les hommes de mérite que l'intrigue des méchans éloigne des places , parce que leur vertu les effraye , avoient trouvé un ZIMMERMAN , qui eut la fermeté nécessaire pour développer ce tissu d'iniquités , & faire arriver les honnêtes gens persécutés aux places dont ils sont dignes , & auxquelles le public les appelle. Il eut encore des correspondances suivies avec plusieurs autres personnes de différens états. On trouvoit dans toutes ses lettres , comme dans les ouvrages qu'il a publiés , ce qui caractérise le vrai génie , une multitude d'idées neuves & justes dont on est frappé , & que l'on retient. Si ces ouvrages connus sous le nom d'*esprit* , qui avoient été à la mode pendant quelque tems , l'étoient encore , l'esprit de ZIMMERMAN feroit un des plus riches & des plus agréables ; j'en tirerois un volume de ses seules lettres qui , quand il fut à Hanovre , continuèrent à rouler sur les mêmes objets ,



auxquels il joignoit des notices sur les médecins les plus célèbres de cette partie de l'Europe ; parmi lesquels il a toujours distingué M. LENTIN ; sur les différens remèdes qui s'y accrédoient, & sa lettre sur le soufre doré d'antimoine liquide, qu'il regardoit comme un remède très-utile, est un des meilleurs morceaux de matiere médicale que j'aie jamais lu ; sur les ouvrages nouveaux, sur leurs auteurs : il m'envoya une excellente analyse du Manuel pratique de M. VOGEL, à laquelle il joignit les plus grands éloges de l'auteur qui fut appelé à Pavie pour me remplacer, mais qui refusa.

Le plaisir que me faisoient ses lettres, fut continuellement empoisonné, comme je l'ai déjà dit, par l'expression de ses peines, & sur-tout, depuis la fin de 1769, par celles de la tristesse que lui occasionnoient le détériorement de la santé de Madame, qu'il eut enfin le malheur de perdre le 23 Juin 1770, & dont il a fait un portrait si touchant. (\*) „ Laissez-moi seul,  
 „ m'écriai-je mille fois, lorsque je perdis celle  
 „ que mon cœur adoroit, l'aimable compagne  
 „ de ma vie ; son ame vôle encore autour de  
 „ moi, & le doux souvenir de tout ce qu'elle

---

(\*) *Solitude*, pag. 53.

„ m'étoit,

„ m'étoit, l'idée accablante de tout ce qu'elle  
„ a souffert pour moi, sont toujours présentes  
„ à mon esprit. Que de pureté & d'innocence,  
„ que de douceur & d'amabilité ! Sa fin fut  
„ aussi douce que sa vie avoit été pure &  
„ vertueuse. Pendant cinq mois entiers, elle  
„ se vit à chaque instant environnée des hor-  
„ reurs de la mort. Un jour que je lisois, au-  
„ près de son lit, la mort de Jésus de RAMM-  
„ LER, elle regarda dans le livre, & me montra,  
„ sans rien dire, les paroles suivantes : mon  
„ haleine est foible, mes jours sont abrégés,  
„ mon ame est pleine d'affliction, ma vie est  
„ prête à s'évanouir." Cette perte fut acca-  
blante pour lui, & ses maux augmentoient tous  
les jours ; il décrivait avec la plus grande  
exactitude, il dessinait le siège & la marche  
des douleurs, & me demandoit, comme aux  
autres amis en qui il avoit quelque confiance,  
des moyens de guérison que j'étois fort éloi-  
gné de pouvoir lui indiquer. Je voyois bien  
un mal local, mais je ne le dévinois pas : je  
le renvoyois à un habile chirurgien ; il n'y  
en avoit pas dans son voisinage pour qui il  
eut de la confiance. Je lui aurois dit, venez  
ici ; mais comment proposer un voyage de  
deux cent lieues à un homme pour qui le

E

mouvement du carrosse étoit un supplice ? A la fin , cependant , je lui conseillai , je le pressai , d'aller à Berlin auprès de M. MECKEL , qui jugeroit de son mal , le dirigerait , & choisiroit le plus habile chirurgien pour faire l'opération , s'il jugeoit qu'elle fut nécessaire , & je le soupçonnois. Il se rendit à mes instances , & arriva à Berlin le 11 Juin 1771. M. MECKEL le reçut comme le meilleur des frères , & ne voulut pas qu'il eut d'autre logement que le sien , où pendant cinq mois il jouit de tout ce que l'on peut trouver d'agrémens dans la famille la plus aimable & la plus aimante. L'opération fut faite le 24 Juin par M. SMUCKER , & M. MECKEL trouva le cas assez intéressant pour en faire le sujet d'un petit ouvrage qui est plein de choses neuves & utiles (\*).

Dès qu'il fut assez bien remis pour soutenir la société , il profita continuellement de celle des personnes les plus aimables de Berlin , non-seulement parmi les gens de lettres , mais parmi les hommes les plus distingués de tous les ordres & les sociétés du premier rang : ce fut un des tems heureux de sa vie ; il jouissoit

---

(\*) *De morbo hernioso congenito singulari & complicato*, 8°. Berlin 1772.



des plaisirs indicibles de la guérison après une maladie longue & cruelle, des charmes d'une société privée délicieuse, de la douceur d'être généralement accueilli avec le plus grand empressement, & de celle de faire connoissance, de se lier avec les hommes les plus distingués dans les lettres en Allemagne : sa liaison la plus intime fut avec M. SULZER, qu'il admiroit depuis long-tems, & que l'on ne connoissoit point sans l'aimer. L'accueil qu'il reçut à Hanovre à son retour, fut aussi pour lui un plaisir bien sensible, & il espéroit jouir enfin d'une santé ferme ; mais bientôt l'application qu'exigea une foule de consultes retardées, déranger de nouveau ses nerfs, les douleurs dans la partie opérée reparurent, & l'hypocondrie revint : d'ailleurs l'éducation de M<sup>lle</sup>. sa fille, privée des soins de M<sup>me</sup>. sa grand-mère, qui n'avoit pas survécu long-tems à sa fille, lui donnoit de l'inquiétude ; il me l'envoya en 1773, en me priant d'y pourvoir ; elle resta deux ans ici, chez des Dames d'un grand mérite, dans la même maison que moi : ce fut quand il vint la chercher, en 1775, & qu'il passa cinq semaines chez moi, que j'eus enfin le plaisir de le voir, je ne dirai pas & d'apprendre à le connoître ; je trouvai que je le connoissois déjà ; l'ami

causant me rappelloit à chaque instant l'ami écrivain, & ressembloit parfaitement au portrait que je m'en étois fait. Je vis l'homme de génie qui saisit promptement un objet sous tous ses rapports, & dont l'imagination fait le présenter sous les plus agréables : sa conversation étoit instructive, brillante, semée d'une multitude de faits intéressans, de contes très-jolis ; & sa physionomie étoit toujours animée & expressive : il parloit de tout avec une grande précision ; quand nous parlions de médecine, & nous en parlions souvent, je lui trouvai les principes les plus sages & les connoissances les plus nettes ; quand je le menois auprès de quelques personnes attaquées de maladies très-graves, ou quand je lui lisois les consultes que je recevois sur les cas les plus difficiles, je lui trouvai toujours la plus grande sagacité à découvrir les causes & à expliquer les symptômes, une grande justesse en formant les indications, & un jugement exquis en fixant le choix des remèdes ; il en indiquoit peu, mais n'en admettoit que d'efficaces : & enfin, dans tous les momens je vis l'homme vrai, droit & vertueux. Son séjour ici fut beaucoup plus court que je ne l'aurois désiré.

Il remmena M<sup>lle</sup>. sa fille, qui réunissoit toutes

les qualités propres à justifier l'extrême tendresse d'un Pere dont elle auroit fait le bonheur, si un chagrin violent, peu de tems après avoir quitté Laufanne, n'eût pas porté à sa fanté un coup dont jamais elle ne se releva, qui la jeta dans la langueur pendant cinq ans, & fut pendant tout ce tems-là l'occasion des inquiétudes les plus vives pour M. ZIMMERMAN; qui eut, à la même époque, un autre sujet de douleur, peut-être plus cruel encore, l'état dans lequel tomba Mr. son fils.

Il avoit été sujet, dès sa plus tendre enfance, à une espèce d'éruption dartreuse, qui attaquoit principalement le visage, la tête, le derriere des oreilles; quand elle existoit, l'enfant étoit très-bien, très-gai, très-ingénieux; peu de tems après qu'elle avoit disparu, il devenoit languissant, les talens s'évanouissoient & il tomboit dans une apathie mélancolique, rare à cet âge. Cette alternative de fanté & de langueur dura jusqu'au moment où M. ZIMMERMAN l'envoya à Gœttingue, à la fin de 1772; & il eut la douceur d'apprendre que son existence avoit absolument changé; il y recouvra sa gaieté, & il y développa les plus grands talens. De Gœttingue il alla à Strasbourg, où, animé par un



ami qui , comme lui , étoit plein de génie , de feu & d'émulation , mais qui jouissoit d'une excellente santé , il se livra à un travail trop pénible pour des nerfs naturellement foibles , & alors affectés par le regret d'avoir quitté Gœttingue ; il retomba dans la plus profonde mélancolie , & écrivit à son bon Pere , pour le prier de le dispenser du voyage de France , d'Angleterre & d'Hollande , avec plus d'instances qu'un autre n'auroit fait pour l'obtenir. Bientôt après sa tête se perdit absolument , au mois de Décembre 1777. „ Ce malheur me „ poursuit comme une furie tous les instans „ de ma vie ; il m'a jetté dans une mélancolie „ constante & profonde , & mes maux de nerfs „ sont plus aigus qu'ils ne l'ont jamais été. ” Il l'envoya à M. HOZE , dont les soins eurent les plus heureux succès , & les bains de Pfeffers , qu'il lui conseilla , lui furent sur-tout extrêmement utiles. Au mois d'Avril 1779 il étoit très-bien , & se préparoit à faire ses voyages , pour venir après cela s'établir à Brug ; mais le désordre reparut tout-à-coup , & les secours devinrent inutiles. Depuis vingt ans il est dans une vraie imbécilité , exempt heureusement de toute peine & de toute douleur , dans un bon air & chez un excellent homme , où M.

HOZE l'a placé & où il ne lui manque rien. M. ZIMMERMAN déjà déchiré par ce chagrin, avoit encore celui de voir approcher le coup fatal qui devoit lui enlever la fille : il la perdit dans l'été de 1781. Mme. de DØRING lui restoit, mais elle alloit le quitter; un nouvel emploi appelloit ailleurs M. de DØRING; elle sentit combien son ami feroit malheureux, & jugea qu'on ne pouvoit le sauver qu'en l'unissant à une compagne digne de lui. Cette compagne fut la fille de M. DE BERGER, médecin du Roi à Lunebourg, & frère du Baron DE BERGER, dont j'ai déjà parlé. Le mariage n'eut lieu qu'au commencement d'Octobre 1782. *C'est Mme. de DæRING qui a fait ce choix pour moi, & j'en bénis Dieu tous les jours de ma vie.* Je blefferois la modestie de Mme. ZIMMERMAN, si je rapportois ici le portrait qu'il m'en faisoit après quelques années de mariage; rien n'est plus touchant que le tableau de leur ménage à cette époque, & il est parfaitement le même que celui qu'elle m'en a fait dix ans après, dans des lettres écrites en français, comme si elles étoient écrites à Versailles. Les charmes de cette union n'ont jamais été troublés un instant; & dans les dernières années

de sa vie , cette excellente femme a été pour lui l'ange tutélaire qui le soutenoit, le consolait, le dirigeoit : il avoit trente ans de plus qu'elle, ç'ent été beaucoup pour la généralité des mariages , mais le génie n'est jamais ni jeune ni vieux , & les personnes qu'il anime se trouvent toujours du même âge. » Elle est le » meilleur censeur qu'il puisse y avoir de » mes ouvrages , sur-tout pour le stile & le » goût ; elle fait l'anglais aussi bien que moi, » & l'italien beaucoup mieux. » Il eut alors une existence véritablement agréable ; il accompagnoit Madame en société, elle en avoit souvent chez elle , & une société aimable, où il étoit heureux , lui rendant toute sa gaieté , il en faisoit les délices.

C'est à cette époque qu'il travailloit à son grand ouvrage sur la *Solitude* , qui est son ouvrage favori , près de 30 ans après la publication du premier Essai ; il est en 4 volumes ; les deux premiers parurent en 1784, & les deux derniers en 1786. On en a une traduction , ou plutôt on a la traduction d'une partie, en français , en un seul petit volume 8°.

Le traducteur a retranché toute l'histoire des solitaires ; (M. ZIMMERMAN commençoit par les Pythagoriciens ,) & sans doute quel-



ques lecteurs auroient trouvé les détails de leur vie un peu longs ; mais comment avoir l'histoire complète de l'homme , si l'on n'a pas celle de ces ordres chez lesquels on trouve les exemples du plus grand courage , de la plus grande résignation , des privations les plus inouïes soutenues avec la plus grande sérénité ; & des tours de forces moraux & physiques , que l'on a peine à croire quoique très-bien attestés ? N'est-ce pas dans l'histoire des solitaires que l'on doit chercher les causes qui ont déterminé à la solitude , que l'on peut voir qui sont ceux à qui elle convient , dans quelles circonstances elle devient utile ou dangereuse , quels effets elle produit , quels sont ses avantages & ses inconvéniens ; & le retranchement complet de cette partie n'a-t-il pas dénaturé l'ouvrage ? Il y en a aussi , & même de très-importans , dans l'autre partie ; mais ce que l'on a laissé est encore très-intéressant , quoique ce ne soit que des pièces détachées d'un bel édifice. Les traducteurs qui mutilent ou altèrent les ouvrages étrangers , en alléguant , pour leur justification , que sans ces changemens ils ne plairoient pas à la nation pour laquelle ils traduisent , ne donnent-ils pas de cette nation une idée bien

désavantageuse, en faisant penser qu'elle se croit au faite de la perfection, que tout ce qui ne lui paroît pas bien est mal, que toutes les formes qui ne sont pas les siennes sont mauvaises, qu'il lui est inutile de connoître la façon de penser des autres, puisqu'elle ne vaut sûrement pas la sienne, & qu'elle est trop contente d'elle-même pour croire qu'elle puisse gagner à changer sur aucun article ?

M. ZIMMERMAN définit la solitude, cet état de l'ame dans lequel elle s'abandonne librement à ses réflexions; & l'on voit que lors même qu'il est utile de s'y livrer, il n'est point nécessaire d'aller la chercher dans les grottes d'un désert, ou dans les cellules d'un cloître.

Pour prévenir les mauvaises interprétations que l'on pourroit donner à ses intentions, tant de gens n'ont d'autre métier que celui d'en donner aux intentions les plus pures, il prévient que la sienne n'est point d'inviter à la solitude; il prouve qu'elle ne convient pas au plus grand nombre, & que tous ces systèmes célèbres d'une fuite entière du monde, sont impraticables quand on les examine sérieusement : « il est noble, j'en conviens, de se rendre

„ indépendans des hommes & de se suffire à  
„ soi-même, mais il est certainement aussi beau  
„ de vivre au milieu de la société, de savoir  
„ s'y rendre utile & aimable. ” ( page 5. )

La dernière partie de cette proposition est très-vraie, mais la première ne l'est assurément pas aussi généralement. Il est heureux, *noble* n'est pas le mot, de se rendre indépendant des services manuels des hommes, de savoir exister sans emprunter des bras & des jambes; il est utile de savoir vivre seul quand des circonstances de différens genres nous tiennent éloignés, souvent même pendant très-long-tems, de sociétés honnêtes, & il n'y a rien de si malheureux, ni de si petit, que d'avoir constamment besoin de compagnie, de ne savoir exister que dans la foule, de s'endormir dès que l'on n'est pas coudoyé, & d'attendre impatiemment l'heure de la société qui doit nous délivrer de nous-mêmes; mais placés ici pour y vivre avec nos semblables, il ne peut jamais être noble de savoir s'en rendre indépendant, en se suffisant à soi-même quand il n'en résulte aucun avantage pour cette société dont l'intérêt doit être le but final de tous ses membres; & c'étoit sans doute l'idée de M. ZIMMERMAN; mais, ou



il ne s'est pas exprimé avec assez de précision, ou, ce qui est plus probable, ses expressions ont été mal traduites.

*Il faut vivre avec ses semblables ,  
Ou bien la vie est un long deuil.*

Il examine ensuite qui sont ceux à qui convient la solitude ; il présente ses avantages & ses inconvéniens. Je ne le suivrai point dans tous les détails dans lesquels il entre sur ces deux articles ; mais par-tout on trouve des idées sublimes, la plus grande sagacité dans les vues, une extrême sagesse dans les applications, beaucoup d'habileté dans le choix des exemples, & ce que je ne puis trop dire, parce que je ne puis rien dire qui lui fasse autant d'honneur, ni lui donner aucun éloge qui eut été plus selon son cœur, par-tout il revient à la Religion, des vérités de laquelle il étoit intimement pénétré. (\*) Il montre les ressources

---

(\*) L'auteur du *Rambler* a aussi très-bien senti les avantages que la Religion tiroit de la retraite. » Les » motifs qui nous portent à bien vivre sont infinis, » mais ils n'influent sur notre conduite qu'autant » qu'ils fixent notre attention, qui est distraite par » les soins & les dissipations du monde ; les tracas » & les plaisirs effacent peu à peu les sentimens de

& les consolations , & il donne d'excellens conseils sur les moyens à employer pour adoucir des situations pénibles. On lira toujours cet ouvrage avec autant d'utilité que de plaisir , & il fit le plus grand honneur à son auteur ; mais cet auteur est-il cependant toujours juste dans toutes ses décisions ; a-t-il toujours tenu la balance parfaitement égale entre les avantages de la société & ceux de la solitude ? L'amitié ne peut pas s'aveugler au point de le penser ainsi , je l'ai déjà dit plus haut , & j'en ai expliqué les raisons ; son goût le portoit plus souvent à l'amour de la solitude qu'à celui de la société , & sans qu'il s'en doutât , ce goût s'est empreint dans son ouvrage : on ne peut point non plus se dissimuler que l'on y voit des traits qui décèlent l'état de ses nerfs ; on pourroit dire dans quelques endroits , dans peu il est vrai , ici l'auteur étoit hypocondre , peut-être même il avoit un peu d'humeur ; les nobles qui ne sont que vains & ignorans , & les petites villes reviennent trop souvent , & c'est l'humeur qui les ramène.

---

„ piété , & il est nécessaire d'affoiblir les tentations  
„ auxquelles le monde nous expose , en le quittant  
„ de tems en tems. ” *Tom. I. n.º 7.*

Après avoir lu cet ouvrage, on feroit porté à croire que M. ZIMMERMAN étoit un homme sévère, caustique, brusque même dans la société; mais on a déjà vu qu'il ne l'étoit point. » Il y avoit une différence frappante entre sa » manière d'être & le ton de ses écrits; tous » jours doux, poli, complaisant dans la conversation, incapable de dire jamais un mot » offensant: il étoit satyrique, & avoit moins » d'urbanité, dès qu'il avoit la plume à la » main. Dans le commerce; les convenances » de la société & la douceur de son caractère » le retenoient; retiré dans son cabinet, son » énergie, l'amour de la vertu & son aversion » pour le ridicule, l'emportoient; il n'avoit » plus assez de ménagemens; » (\*) & c'est précisément comme cela que je l'avois vu ici; son aménité étoit soutenue dans la société, mais il faisoit les caractères avec la plus grande promptitude: la sottise, les ridicules, les travers de l'esprit le frappaient sur le champ; & rentré dans son cabinet, il les peignoit avec les couleurs les plus vives.

---

(\*) Il avoit bien senti lui-même cette contrariété apparente, puisqu'il l'avoit déjà expliquée. (*Solitude*, pag. 146 & 147.)



Cet ouvrage sur la *Solitude* fit une grande sensation, non-seulement en Allemagne, mais chez toutes les personnes qui lisent l'allemand, & il lui procura une correspondance qui lui fit un véritable plaisir; celle de l'Impératrice de Russie, à qui son livre étoit parvenu sans qu'il y eût aucune part, & même sans qu'il s'en doutât; il n'étoit pas naturel, en effet, de penser à lui offrir un ouvrage qui peint si bien le bonheur dont on peut jouir en se retirant du monde. Cette Princesse en fut si contente qu'elle voulut en faire elle-même ses remerciemens à l'auteur. „ Le 26 Janvier 1786, un „ courier expédié par M. DE GROSSE, en- „ voyé de Russie à Hambourg, apporta à M. „ ZIMMERMAN une petite boîte dans laquelle „ il y avoit une bague enrichie de diamans „ d'une grosseur & d'une beauté extraordinaire, avec une médaille d'or qui portoit „ d'un côté la figure de l'Impératrice, & de „ l'autre, la réforme heureuse de la Monarchie „ Russe. Enfin, la Princesse y avoit joint un „ billet de sa main, contenant ces paroles remarquables: à M. ZIMMERMAN, conseiller „ d'Etat & médecin de S. M. Britannique, „ pour le remercier des excellentes recettes „ qu'il a donné à l'humanité dans son livre

» sur la Solitude. » Ce billet étoit accompagné d'une lettre de M. DE GROSSE, qui lui proposoit de la part de l'Impératrice, de venir passer quelques mois dans la belle saison à Pétersbourg, parce qu'elle défireit de faire sa connoissance personnelle. Sa lettre à l'Impératrice ne fut pleine que des expressions de sa reconnaissance ; mais il écrivit à M. DE GROSSE qu'il craignoit de ne pouvoir pas faire le voyage sans danger pour sa santé ; que cependant si S. M. continuoit à le désirer, il l'entreprendroit. L'Impératrice l'en dispensa elle-même, de la façon la plus gracieuse, en lui écrivant » qu'elle ne vouloit point que sa » santé souffrit du plaisir que ce voyage lui » auroit fait. » Cette correspondance continua régulièrement pendant six ans, jusques au commencement de 1792, que l'Impératrice la cessa tout-à-coup. Les sujets les plus ordinaires de leurs lettres étoient la politique, la littérature, la philosophie. » On trouve dans toutes » celles de l'Impératrice les sentimens les plus » élevés & une aménité enchanteresse. » Il n'étoit jamais question de médecine ; mais elle lui disoit souvent, & paroissoit désirer qu'il le dit publiquement, que sa santé étoit excellente, & ne lui coûtoit pas trente sols par an. Cependant

dant elle lui fit proposer, sans paroître elle-même, de s'établir à Pétersbourg, en qualité de son premier médecin; & l'on offrit jusqu'à dix mille roubles de pension. Quand M. ZIMMERMAN eut refusé, elle le chargea de lui procurer de jeunes médecins & de jeunes chirurgiens, tant pour ses armées que pour les villes de l'Empire où il en manquoit: plusieurs de ceux qu'il envoya sont devenus riches & heureux; & en reconnaissance du service qu'il avoit rendu à ses Etats, elle lui fit remettre la croix de l'ordre de *Wladimir*: une autre fois elle lui avoit envoyé les deux beaux médaillons en or, gravés à l'honneur de MM. ORLOFF, à l'occasion de la peste de Moscou & de la destruction de la flotte Turque.

Dans le voyage que M. ZIMMERMAN avoit fait à Berlin, il avoit eu, à Potzdam, une fort longue audience du Roi, & il en écrivit les principales circonstances à un ami qui communiqua sans doute sa lettre à quelque indiscret; elle se répandit mutilée & falsifiée, & fut même imprimée à l'insçu de l'auteur, qui la fit réimprimer à la fin du voyage à Potzdam, en 1786. Dans cette conversation le Roi, sans le consulter précisément, lui avoit déjà parlé de sa santé, & voici ce qu'il m'en écrivit quand

F



il fut de retour à Hanovre. » Le Roi se porte  
 » bien à présent, mais il a toutes les années  
 » quelques accès de goutte, dont les douleurs  
 » commencent ordinairement à se manifester  
 » dans le bas-ventre par des coliques affreus,  
 » puis elles passent aux jambes & aux  
 » mains; pendant ce tems-là, on le drogue  
 » sans-cesse, & sur-tout on lui donne du camphre  
 » pour le faire fuer, ce qui me semble  
 » devoir prolonger les accès. Il est d'ailleurs  
 » sujet au flux hémorrhoidal & aux coliques  
 » hémorrhoidales, & infiniment sensible; cinq  
 » grains de rhubarbe font pour lui une forte  
 » purgation; il ne peut supporter aucun froid.”  
 Ce fut un froid humide auquel il fut exposé  
 pendant quelques heures, en faisant les revues  
 en Silésie, dans l'automne de 1785, qui hâta  
 vraisemblablement sa mort, en le jettant dans  
 cet état d'asthme, & bientôt d'hydropisie pour  
 lequel il appella M. ZIMMERMAN par deux  
 lettres très-flatteuses, l'une du 6, l'autre du 16  
 Juin 1786; il arriva à Potzdam le 23 Juin, &  
 y resta jusqu'au 11. Juillet : (\*) il vit au premier  
 coup-d'œil qu'il n'y avoit aucune ressource,  
 & il se garda bien de fatiguer un corps

---

(\*) Le Roi mourut le 17 Août.

affoibli & irritable par des remèdes actifs qui auroient augmenté la foiblesse & occasionné des symptômes violens, sans produire aucun bien. De retour à Hanovre, il donna une histoire de ce voyage qui est remplie de faits intéressans ; qu'on lit toujours avec grand plaisir, & dont on a deux traductions françaises. (\*)

Il avoit suivi, dès sa jeunesse, l'histoire du Roi de Prusse, avec cet intérêt avec lequel l'homme de génie suit la marche du grand homme ; & j'ai dans ses lettres, pendant la guerre de sept ans, des preuves de son admiration & de son attachement pour lui : l'accueil qu'il en reçut en 1771, augmenta ces sentimens ; & dès ce moment, tout ce qui intéressoit ce Monarque, tout ce qui pouvoit le peindre, lui devint précieux.

En 1788, quand le Roi d'Angleterre fut malade, le Ministère d'Hanovre l'envoya en Hollande pour être plus près de Londres, s'il devenoit nécessaire qu'il y passât ; il resta dix

---

(\*) *Entretiens de FREDERIC, Roi de Prusse, avec le Dr. ZIMMERMAN*, 12. Paris 1790. L'autre traduction, 8°. Lausanne 1790. C'est à la fin de l'édition de Paris que l'on trouve, sous le titre de *Supplément*, p. 241, l'histoire du voyage à Berlin, en 1771.

jours à la Haye, & ne repartit que quand le danger fut passé.

L'appel de M. ZIMMERMAN par un Roi qui se connoissoit aussi bien en hommes, son envoi en Hollande par un Ministère qui, depuis vingt ans, étoit témoin de son habileté, pour y être à portée de secourir un autre Roi entouré de médecins d'une grande réputation, ajoutoit de nouveaux & de beaux fleurons à sa célébrité comme praticien, le flattoient sans doute infiniment, & lui faisoient éprouver ce sentiment doux que donne la considération publique : il étoit aimé, il jouissoit de la confiance du Prince & de la ville auxquels il s'étoit voué & de celle de tout le Nord ; il avoit des amis, sa fortune étoit très-honnête ; & le Gouvernement, pour lui marquer son contentement, augmenta sa pension de 400 écus : il savoit s'occuper, il jouissoit du bonheur domestique le plus complet, & le bonheur domestique est le premier de tous ; il fut donc sans doute heureux, autant au-moins qu'on peut l'être avec des douleurs fréquentes & cette disposition à l'hypocondrie qui, dans ses momens de force, est le pire de tous les maux, puisqu'elle ôte la jouissance de tous les biens.



Il seroit bien naturel de le penser ainsi ; mais peut-on jamais juger du bonheur de quelqu'un par ce que l'on connoît de ses circonstances extérieures ? C'est à cette époque que commence une suite de chagrins qui ont rendu ses dernières années amères, & qui eurent deux causes différentes.

On avoit critiqué avec la plus grande aigreur sa lettre sur sa présentation au Roi en 1771 ; & sans doute l'éditeur qui la fit imprimer sans l'aveu de l'auteur, avoit eu tort : on critiqua plus amèrement encore la relation du voyage de 1786, qu'il étoit cependant bien naturel de publier, mais dans laquelle on trouva des épisodes, & entr'autres celle sur l'irréligion des Berlinoïis, qui irritèrent, ou servirent de prétexte à des gens qui vouloient s'irriter. Des nerfs mobiles se fâchent lorsqu'il ne faudroit que sourire & fermer le livre : ce fut une cause de peines pour lui ; mais cela ne l'empêcha point de s'occuper d'autres ouvrages dont le même Héros étoit encore l'objet : il oublia qu'écrire l'histoire des Rois du vivant de leurs contemporains, c'est l'écrire trop tôt ; & que l'on ne permet d'en parler qu'à ceux qui ne les ont jamais connus. Il aimoit ce Prince, & bien éloigné de le voir comme l'auteur de la

*Monarchie Prussienne* le peignoit , dès que cet ouvrage eut paru en 1788 , il publia 'en allemand , *FREDERIC le Grand défendu contre le comte de MIRABEAU*. Continuant ensuite à comparer , à éclaircir , à mettre en ordre une multitude de faits qu'il avoit recueillis depuis long-tems , tous ceux qu'il y avoit ajouté pendant les dix-sept jours passés à Potzdam , au milieu d'une société qui étoit celle du Roi , & d'autres encore qui lui venoient des sources les plus sûres , il les publia en 1790 , en allemand , en 3 vol. in-12. *Fragmens sur FREDERIC le Grand , pour servir à l'histoire de sa vie , de son règne , & de son caractère.*

Privé du plaisir de lire ces deux derniers ouvrages , je n'ai pas même eu celui d'en voir un extrait ; mais voici ce qu'il m'en disoit peu de tems après sa publication. „ La plupart des „ faits qui se trouvent dans cet ouvrage , n'a- „ voient point encore été publiés ; ils ne se „ trouvent ni dans les *Œuvres* de FREDERIC , „ ni dans ces milliers d'auteurs qui ont écrit „ sur FREDERIC. Je n'ai rien pris d'eux , je „ n'en parle que pour leur montrer poliment „ en quoi ils se sont trompés ; mon ouvrage est „ original , excepté que dans le troisieme vo- „ lume , j'ai raconté ce que j'ai vu & entendu

„ à Sans-Souci en 1786, & qu'en général j'ai  
 „ fondu dans ces Fragmens mes deux premiers  
 „ ouvrages sur le même Héros." D'excellens  
 juges m'ont parlé de ce livre avec les plus  
 grands éloges, en s'accordant tous à dire qu'il  
 avoit pu déplaire à beaucoup de gens, & je  
 l'avois pensé en lisant la lettre que je viens de  
 citer: aussi les critiques recommencerent, & il  
 en résulta ce qui résulte toujours des disputes  
 dans lesquelles on met un grand intérêt; on  
 se fâche en lisant la critique, on se fâche en  
 cherchant des armes pour la réponse, & l'on  
 se fâche encore plus en répondant. Ainsi cha-  
 que nouvelle critique étoit une source de sen-  
 sations désagréables pour M. ZIMMERMAN, &  
 usoit sa santé.

La seconde cause de ses chagrins à cette  
 époque, fut l'amour de la Religion, de l'humani-  
 té, de l'ordre; & ce fut celle qui lui porta le  
 coup mortel. Il pouvoit dire,

*Homo sum nihil humani à me alienum puto. (\*)*

& en effet, tout ce qui pouvoit intéresser le  
 bonheur, non-seulement des individus, mais

---

(\*) Je suis homme, rien de ce qui touche l'humani-  
 té ne m'est étranger.



des hommes en général , lui étoit cher , & l'étude de la morale & de la politique , comme on l'a pu en juger par l'*Orgueil national* , la *Solitude* , & ses ouvrages de médecine même , ~~P~~avoit souvent occupé ; il les connoissoit très-bien & y revenoit toujours avec plaisir. Il avoit lu & médité l'*Esprit des loix* ; il s'étoit fort occupé du *Contrat social* ; il avoit très-bien vu ce qu'il avoit de bon & la facilité que l'on trouveroit à tirer de plusieurs endroits des conséquences dangereuses ; facilité d'autant plus grande , que dans un autre ouvrage , l'auteur sapoit les principes religieux qui font le seul frein sur des desseins pervers. Cependant cet ouvrage fit , quand il parut , une très-forte sensation ; c'étoit le livre chéri d'hommes du plus grand mérite , qui incapables d'abuser des principes erronnés que l'on y trouve , le vantoient avec trop de chaleur. La Société patriotique de Schintznach , aujourd'hui d'Olten ou d'Arau , dont j'ai déjà parlé , étoit composée d'hommes aussi distingués par leur mérite que par leurs lumières , & plusieurs partageoient l'admiration générale pour ROUSSEAU. Deux de ses membres , Zuricois l'un & l'autre , & bien éloignés d'idées destructives de l'ordre , MM. B. & F. firent dans une assemblée des discours qui

étoient absolument dans son système , & cela presque au moment où l'on eut à *Genève* & dans ce pays des preuves du danger de ce système. *Genève* fut quelque tems en feu , & quoiqu'il parut éteint , c'est ce même feu qui a bouleversé , il y a cinq ans , cette belle ville , dans laquelle j'avois vu , pendant plusieurs années , une réunion de toutes les circonstances propres à assurer le bonheur d'un Etat , plus complete qu'elle n'a jamais été ailleurs. Dans ce Canton , „ deux vassaux refuserent „ de prêter hommage , il fallut les y forcer en „ les menaçant de la confiscation ; un troisieme refusa de payer une cense de quelques „ sols sur un arpent de vigne. ” Tout cela devoit attirer l'attention d'un Gouvernement prudent : les assemblées furent interdites à Schintznach , & les hommes du Canton qui tenoient fortement à cette société , parce qu'en sentant qu'on avoit pu blâmer quelques discours , ils étoient convaincus de la pureté des intentions , eurent quelques désagréments. M. ZIMMERMAN étoit un de ses partisans les plus zélés , & il vit cette prohibition avec regret ; mais en soumettant son jugement à ceux d'hommes dont il connoissoit si bien la sagesse , il n'en fut que plus empressé à examiner les principes de

ROUSSEAU , à les comparer à ceux d'autres Législateurs ; à s'occuper de ce qui peut être le mieux dans le gouvernement des Peuples , à ce qui peut faire leur bonheur ou leur malheur. Appelé par son ouvrage sur la *Solitude*, à l'examen des dogmes de plusieurs sectes , cette étude se lia à celle des Gouvernemens , parce que les sectes doivent par - tout être l'objet de leur attention ; elles sont l'œuf du coucou déposé dans le nid des chardonnerets , & qu'on ne laisse point grandir impunément. Il ne se fut pas plutôt aperçu du danger des sectes , qu'il les cherchoit , & étoit très - heureux à les découvrir. En Novembre 1762 , il me fit le portrait d'un homme aimable , que je voyois souvent & que je voyois avec plaisir , quoique je lui connusse quelques singularités dans les opinions religieuses sans me douter de leur danger , mais que mon ami connoissoit bien mieux que moi ; il connoissoit bien mieux aussi ses relations avec un étranger qui étoit ici pour des maux très - graves , & que je voyois au moins une fois par jour. „ Pourquoi le M.  
 „ D. D. M. qui est tout à la fois Pythagoricien , Platonicien , Origeniste , Leibnitzien &  
 „ Mallebranchiste , qui voit dans la Bible le  
 „ système de COPERNIC , & celui de la mé-



„ tempſycoſe , qui entend des voix , qui a  
 „ des viſions & des révélations , pourquoi un  
 „ tel homme a-t-il converti le ſage K. ? Pour-  
 „ quoi celui-ci fait-il imprimer les ouvrages de  
 „ l'enthouſiaſte ? Parce qu'il a auſſi des révé-  
 „ lations , parce qu'une Dame de Copenhague  
 „ qui avoit beſoin de ſon ſecours ſpirituel ,  
 „ lui apparut en ſonge , & que quelques ſemai-  
 „ nes après , la Dame arriva dans ſes terres ,  
 „ & lui dit avoir eu une révélation qui lui  
 „ ordonnoit d'aller le chercher . ”

En allant au Nord , qui , depuis quelques ſiè-  
 cles , eſt le berceau des ſectes , comme le Midi  
 l'étoit autrefois , M. ZIMMERMAN ne les perdit  
 pas de vue ; il en vit naître une ſous ſes yeux  
 qui fixa toute ſon attention , & qui méritoit celle  
 de tout l'univers , puifqu'il paroît que ſon but  
 eſt en dernier reſſort la deſtruction de toute  
 Religion & de tout ordre , par-là même de tout  
 bonheur parmi les hommes ; c'eſt celle de la  
*ſociété ſecrète des Illuminés* d'Allemagne ,  
 que l'on dit abſolument différens des Illuminés  
 ou Martinistes de France , qui leur paroiffent  
 plus ridicules que dangereux , ( \* ) qui tien-

---

(\*) Je n'ai point vu l'expoſition de foi de cette  
 ſecte , & j'ignore ſi elle l'a publiée ; mais elle eſt bien

nent aux anciens Rose - croix , & que l'on a appelé par dérision en allemand *Erleuchtete*. On a vu successivement les sectes du Mesmerisme , du Cagliostroisme & du Martinisme , remplir toutes les conversations en France ; admirées par les femmes de tous les ordres , qui ayant la manie des sciences physiques se croyoient des BAILLY ou des LAVOISIER quand elles avoient répété quelques phrases qu'elles ne comprenoient pas ; embrassées , protégées , professées par beaucoup de petits hommes à grands noms , & par quelques hommes de beaucoup d'esprit séduits par l'amour du merveilleux & par le plaisir de défendre , de rendre même plausibles , les opinions les plus absurdes ; courues par la tourbe des désœuvrés , pour qui tout ce qui peut les fortir un moment de leur nullité est précieux ; profondément méprisées par tous les hommes éclairés ; les deux premières sont mortes & oubliées ; ( \* ) & si la troisième existe encore ,

---

attrayante par un de ses attributs généralement connu , & sans doute bien prouvé ; celui de l'évocation des morts.

( \* ) Le rapport des Commissaires nommés pour l'examen du magnétisme , rédigé par feu M. BAILLY , est un chef-d'œuvre qui en démontre la nullité ; mais

c'est d'une existence bien foible , & qui laisse craindre à chaque instant, un évanouissement mortel. Mais il n'en est pas de même de l'ordre secret des Illuminés d'Allemagne, qui a fait des progrès rapides. M. ZIMMERMAN en connut tous les principes , il sentit tout leur danger, il s'en occupa fortement, & chercha à en occuper ceux à qui il importoit d'en prévenir les effets.

Que cette secte, dont je dois nécessairement parler, mais dont je ne parle qu'à regret, parce

---

la raison n'a jamais guéri de l'enthousiasme ; le ridicule le combat bien plus sûrement. Le Lieutenant de Police qui jugea qu'il ne falloit ni tolérer plus longtemps ce délire, ni sévir contre, se rappella sans doute que rien n'avoit pu empêcher tout Paris de courir au médecin de *Chaudray* ; mais que l'on en avoit fait le sujet d'une scène très-plaisante dans une fort jolie comédie, & que depuis lors on n'en avoit plus parlé : il employa le même moyen ; on joua une pièce pleine d'esprit, *les Docteurs modernes*, & il ne fut plus question de *Baquets*, de *somnambulisme* & d'*être en rapport*. D'autres sectes en médecine, venues du Nord depuis quelques années, plus dangereuses que le Mesmérisme, & qui ont aussi trouvé des enthousiastes, (quelle est l'opinion extravagante qui puisse craindre de n'en pas trouver,) mériteroient bien de nouvelles représentations de cette comédie.



que je n'en connois rien par moi-même, (\*) que cette secte, dis-je, soit celle des francs-maçons ou des jésuites; ce qui paroît très-peu vraisemblable, puisque l'on ne connoît point de doctrine aux premiers qui font devenus un instrument entre les mains des illuminés, & que l'on ne trouve rien dans toutes les inculpations faites à la doctrine des derniers par PASCAL, par plusieurs Parlemens de France, & par un anonyme dans un pamphlet totalement ignoré, (\*) qui ressemble à celle des illuminés

---

(\*) Il a paru sans doute plusieurs ouvrages en allemand sur les Illuminés; je ne connois en français, il se peut qu'il y en ait d'autres, que MIRABEAU de la *Monarchie Prussienne*, sous FREDERIC le Grand; *Histoire secrète de la Cour de Berlin*; & *Lettres à l'auteur de la Quotidienne*, par un de ses abonnés. C'est des lettres de feu M. ZIMMERMAN, de quelques autres renseignemens, sur la vérité desquels je ne puis avoir aucun doute, & de ces trois ouvrages, que je tirerai ce que j'ai à en dire.

» Les chefs des Illuminés calquerent leur ordre sur celui des Jésuites, mais en se proposant des vues diamétralement opposées." (MIRABEAU, *Monarchie Prussienne*, Tom. V. p. 97.

(\*) *Mémoire pour Messieurs les Plénipotentiaires assemblés à Soissons, dans lequel on fait voir combien est préjudiciable à l'Eglise & aux États la société*

d'Allemagne, il est certain qu'il se forma en Bavière en 1774 ou 1775, une société, dont on regarde un célèbre professeur d'Ingolstadt comme l'auteur, qui prenant pour devise *bonheur du peuple*, & supposant ce bonheur incompatible avec tous les établissemens religieux & civils actuellement reçus, dit détruisons-les tous, & fapons-en tous les fondemens. „ L'ordre secret des illuminés renfermoit dans ses mystères, aujourd'hui connus de tout le monde, toute la doctrine que les jacobins de Paris ont mis en pratique, & il a été prouvé par des documens irréfragables qu'elle avoit déjà avec eux des relations intimes avant la révolution. Détruire la Religion chrétienne & renverser tous les trônes & tous les gouvernemens : voilà ce qui a été depuis 1776, le but de l'ordre secret des illuminés. ” ( \* )

---

*des Peres Jésuites.* 12. 1729. Le congrès fut dissout sans avoir rien fait, & le Mémoire fut oublié.

Il est bien étonnant que ce petit ouvrage très-ferré, mais très-plein & très-nerveux, n'ait point été réimprimé à l'époque de la suppression de cet ordre, & que les Procureurs-généraux qui poursuivirent ces Religieux avec tant d'acharnement, quand ils ne purent plus se défendre, ne l'aient point rappelé.

( \* ) „ Mais le Ciel peut tout changer en un instant ;

On ne fit d'abord entendre à ceux que l'on vouloit associer , que *bonheur du peuple* , c'étoit un moyen sûr de recruter aisément , & les recrues furent très-promptes & très-nombreuses ; on choisissoit sur-tout les jeunes gens , qui ne tenant encore fortement à aucune opinion faisoient plus facilement celles qu'on leur présente , & les gens de lettres , qu'il est si important d'avoir pour foi , quand on veut accréditer quelque opinion nouvelle. Quand une fois on étoit enrôlé & bien pénétré de cette idée , si agréable à savourer , *bonheur du peuple* , *travaillons au bonheur du peuple* , on étoit impatient de connoître les obstacles qui s'y étoient opposés , & les moyens à employer pour le procurer ; ils étoient présentés successivement.

„ L'ordre a cinq degrés : dans les premiers  
„ les mystères ne sont pas dévoilés , on ne fait

---

„ Celui qui commande à toutes les mers , Celui auquel les ouragans obéissent , Celui dont la main souleve le globe , comme l'homme foible souleve un grain de sable , & dont la Toute-puissance est un objet de dérision pour les Jacobins de tous les pays , peut arrêter cet incendie qui menace toute l'Europe , & , pour l'instruction des générations futures , détruire les scélérats par cet incendie même dont ils sont les auteurs. „

„ que



„ que fonder & préparer les esprits, & peu-à-peu ceux que l'on trouve dignes, font initiés plus avant. ” A l'aide de cette gradation, & en employant ce ton pénétré & onctueux, que savent si bien prendre les missionnaires qui veulent faire des prosélytes, est-il quelques principes qu'on ne vienne à faire goûter ? c'est MAHOMET qui persuade à SÉIDE que c'est un devoir d'assassiner son père. Le nombre des affiliés augmenta beaucoup en très-peu de tems, principalement par les soins du Baron de KN. qui eut le premier, en 1782, l'idée, si heureuse pour l'accroissement de la secte, *d'illuminatifer* la franc-maçonnerie, & qui y réussit depuis Hanovre jusques à Copenhague & à Naples. En 1784, les frères furent démasqués & chassés de la Bavière ; en 1788, on fit imprimer à Munich les papiers qu'on leur avoit faisi ; mais à en juger par ce qu'en dit le C. de MIRABEAU, ce qu'on fit contr'eux, fut si mal fait qu'on ne les décréditât point. N'arriva-t-il même pas ce qui arrive si souvent, c'est que l'on intéresse à la cause de l'accusé, quand aux vraies accusations on en mêle de fausses ?

Dès les commencemens de leur existence, ils s'étoient attachés les meilleurs journalistes & sur-tout les auteurs de la *Bibliothèque uni-*

G

*verselle*, publiée alors à Berlin, qui étoit, & est encore un excellent journal, & dont M. ZIMMERMAN n'avoit loué, en 1771, le principal directeur, M. N. comme un des hommes de lettres d'Allemagne, les plus instruits, les mieux instruits & les plus aimables. Peu de tems après le voyage de M. ZIMMERMAN à Potzdam, il s'y établit un autre journal dont les directeurs étoient M. G. Conseiller du consistoire à Berlin, & M. B. Bibliothécaire du Roi. Plusieurs collaborateurs gardoient l'incognito. Ce journal étoit dans les principes des illuminés: parmi d'excellentes pièces qui lui donnoient beaucoup de vogue, les fideles alliés de l'ordre ne cessoient de crier contre la superstition & les préjugés de la Religion. Les édits que le Roi régnant publia contre les écrits de ce genre, ne firent qu'animer leur ardeur; & pour pouvoir crier impunément, ils assurèrent que toute l'Allemagne étoit en danger de tomber sous le joug des jésuites, ( \* ) qu'ils s'empareroient de l'esprit de tous les Princes, & qu'une

---

(\*) Cet ordre avoit toujours eu moins d'influence en Allemagne qu'en France & au Midi, & il y étoit encore plus oublié qu'ailleurs: ainsi l'on peut juger combien cette crainte étoit chimérique.

partie des Princes protestans alloit se faire catholique. Dans les deux ouvrages que M. ZIMMERMAN publia en 1788, sur le Roi de Prusse, il persiffla cette crainte des jésuites. C'est à la même époque que le C. de MIRABEAU exposa les principes des Illuminés; qu'il avoit adopté à Berlin, comme un projet *beau, noble, grand*; & peut-on rappeler cette circonstance sans s'étonner, ou que le Cabinet de Versailles n'ait pas connu son ouvrage, ou que le connoissant, il n'ait pas prévu que tout ce qui est arrivé arriveroit, si on laissoit influencer les États-Généraux, par le protecteur de ce système; ou qu'il ait été assez dépourvu de moyens pour n'en trouver aucun d'éliminer de cette assemblée un homme contre qui il y avoit tant de titres de réprobation?

L'influence de ce système fut si marquée, qu'il n'y a pas besoin de lire dans les journaux l'histoire des travaux des États-Généraux; elle se trouvoit dans l'ouvrage du C. de MIRABEAU (\*) près de deux ans avant qu'ils s'assemblassent; & cette funeste influence est bien reconnue aujourd'hui par ceux qui ont voulu remonter aux causes des événemens. „ La révolution  
„ française n'est l'effet ni de la foiblesse du  
„ Monarque... ni de... &c. &c. La plupart

---

(\*) Page 100.



„ de ceux qui ont paru comme des rois sur  
 „ cette scène de crimes, n'étoient en effet que  
 „ des rois de théâtre qui jouoient, à leur insçu,  
 „ le rôle qu'on leur avoit fait apprendre. ....  
 „ Quel est donc le héros, le tyran ou le Dieu  
 „ qui se cachant derrière les coulisses, fait  
 „ mouvoir toutes les machines ? Le moteur en  
 „ est une société secrète de prétendus philo-  
 „ sophes . . . répandus dans tous les pays, affi-  
 „ liés par une association avec un ferment &  
 „ des grades. ” ( \* )

„ On avoit essayé de gagner M. ZIMMER-  
 „ MAN. Un certain L. chassé depuis lors de  
 „ Berlin parce que l'on découvrit qu'il trâ-  
 „ moit avec les émissaires de la Propagande,  
 „ lui proposa de s'attacher à une société dont  
 „ il disoit, *qu'elle reformeroit & gouverneroit*  
 „ *bientôt le monde*. Il se moqua de L. dans  
 „ *FREDERIC le Grand défendu*, & découvrit  
 „ au Public les menées par lesquelles on cher-  
 „ choit à faire des prosélytes. C'étoit irriter  
 „ une guépière : aussi dès-lors tous les Jour-  
 „ naux d'Allemagne tomberent sur lui; son  
 „ livre ne fut pas critiqué, mais déchiré; il  
 „ parut plusieurs brochures pour le réfuter,

---

(\*) *Lettres à l'auteur de la Quotidienne.*

» le noircir, l'insulter; on l'appelloit un igno-  
 » rant, rampant dans la superstition, & un  
 » ennemi de la lumière que des hommes plus  
 » éclairés vouloient répandre. Il eut la sagesse  
 » de ne rien répondre: irrité cependant par  
 » leurs invectives, mais encore plus par les  
 » mystères d'iniquité dont il voyoit tous les  
 » jours le développement, & animé par le  
 » zèle pour le bien de l'humanité, sans ré-  
 » pondre à toutes les injures qu'on lui avoit  
 » prodiguées, il attaqua de front en 1790,  
 » dans son grand ouvrage sur FREDERIC LE  
 » GRAND, sans ménagemens & avec toute  
 » l'énergie de son ame & de sa plume, toute  
 » la bande des illuminés, ou comme il les  
 » appelloit, des *Éclaireurs*. Beaucoup d'hon-  
 » nêtes gens s'affligeoient en silence, en voyant  
 » tous les maux qui résultoient de la propaga-  
 » tion de cette funeste doctrine; mais il fut le  
 » premier qui eut le courage d'en développer  
 » tous les principes, & de chercher à ouvrir  
 » les yeux des Princes d'Allemagne sur les dan-  
 » gers qu'ils couroient, en négligeant de s'oppo-  
 » ser aux progrès d'une ligue aussi formidable."  
 Il prévint tout ce qui arriveroit quelques années  
 après; c'étoit à cette société qu'il attribuoit  
 principalement des événemens qui paroissoient

inexplicables dans l'ordre ordinaire des choses.

» La situation actuelle de l'Allemagne & de la  
 » plus grande partie de l'Europe, tient à la  
 » pénurie d'esprit de la plupart des personnes  
 » à qui il importeroit le plus d'en avoir, &  
 » qui n'ont jamais voulu croire ce qu'on leur  
 » a prédit ; à la méfintelligence qui règne par-  
 » tout, & quant à l'Allemagne, principalement  
 » à l'ordre secret des illuminés, dont les vues  
 » sont de détruire la Religion chrétienne, &  
 » de renverser tous les trônes ; & dont on  
 » trouveroit des membres dans tous les Cabi-  
 » nets des Souverains d'Allemagne, dans les  
 » ministères, dicasteres & hautes-cours de jus-  
 » tice, dans les universités, dans les collèges,  
 » dans les armées même, & ( ce qui vous  
 » paroîtra incroyable ) dont sont membres des  
 » Souverains d'Allemagne, des Prélats catho-  
 » liques & un nombre immense d'Ecclésiasti-  
 » ques luthériens, catholiques, réformés. »

M. ZIMMERMAN fut bientôt en correspon-  
 dance avec un grand nombre de ceux qui  
 voyoient & pensoient comme lui, & cette cor-  
 respondance, quoiqu'elle l'intéressât infiniment,  
 détruisoit cependant ses forces.

Parmi ses correspondans, il s'en trouve un  
 auquel il n'avoit pas plus pensé en écrivant



les *Mémoires de FRÉDÉRIC*, qu'il n'avoit pensé à l'Impératrice de Russie, en écrivant son traité de la *Solitude*. En 1791, il reçut des lettres très-pressantes de M. HOFMAN, homme de beaucoup d'esprit & Professeur en éloquence à Vienne, qui paroissoit très-zélé pour la cause du bon ordre, se propoisoit de faire un Journal pour la défendre, & lui demandoit des directions, des avis, des matériaux. M. ZIMMERMAN fut très-régulier à lui répondre, & dans plusieurs de ses lettres, il lui parla des moyens à employer par les Princes, pour comprimer ces nouveaux bouleverseurs. Bientôt M. H. lui manda, que l'Empereur (LÉOPOLD II.) protégeoit son Journal, & qu'il étoit déterminé à employer toute son autorité pour écraser cette ligue : M. ZIMMERMAN crut, d'après ces dispositions bien connues de ce Prince, pouvoir lui adresser un Mémoire dans lequel il avoit réuni tout ce qu'il connoissoit des principes de cette secte, de leur danger & des moyens d'en arrêter les funestes conséquences. Ce Mémoire lui fut présenté au commencement de Février 1792, & le 28 il en reçut une lettre dans laquelle il lui témoignoit combien il étoit content de son ouvrage, & le prioit d'accepter une marque de sa reconnaissance : c'étoit une

boîte enrichie de diamans & avec son chiffre. Une lettre de la personne qu'il avoit chargé de présenter son ouvrage & avec qui l'Empereur avoit bien voulu en causer, entroit dans de plus grands détails sur les intentions du Prince, & lui annonçoit qu'il étoit déterminé à employer incessamment une partie des moyens qu'il lui avoit indiqué; & que pour étendre l'influence de ses mesures, il feroit présenter cette affaire, comme un objet important de délibération, à la diette de Ratisbonne. Il pensoit bien juste en pensant que le concours de toutes les autorités étoit nécessaire pour détruire une société aussi répandue; & ce concours n'avoit point eu lieu jusqu'alors; les personnes exilées de Munich avoient été reçues à bras ouverts dans d'autres Cours; un Journal défendu à Berlin par le Roi régnant, se réimprimoit à Altona; le Duc de Brunswick en défendit un dans ses Etats, qui reparut bientôt dans le Holstein.

M. ZIMMERMAN fut flatté sans doute, comme tout autre l'auroit été, de recevoir des marques de l'approbation d'un Juge aussi éclairé; mais cette circonstance ne fut qu'une bien petite partie du plaisir que dût lui causer la lettre de l'Empereur. Pour se faire une idée de

ce plaisir , il faut se représenter un homme très-fortement , & presqu'uniquement occupé , depuis plusieurs années , d'un fléau tombé sur la terre , dont il a prévu les affreuses conséquences , dont il voit déjà des millions de victimes , & dont les ravages s'étendent avec une rapidité effrayante ; qui s'est consacré à en découvrir les sources , à en faire connoître tous les dangers , à chercher & à indiquer les moyens de les prévenir ; qui n'avoit eu jusques-là aucun succès , qui s'étoit fait une foule d'ennemis par son courage à poursuivre , presque seul , celui de tous , qui avoit été déchiré , & qui enfin voit le plus grand Monarque de l'Europe saisir ses idées , le remercier de son zèle , adopter ses moyens , & mettre la main à l'œuvre pour l'exécution. Mais , après avoir joui avec M. ZIMMERMAN , éprouvons ce qu'il éprouva , en apprenant , quelques jours après , la mort inopinée , & accompagnée de circonstances singulières , de ce même Empereur ; & quel est l'homme honnête qui ne sente pas qu'il en auroit été profondément affligé pour lui-même , s'il eût connu les détails dans lesquels je viens d'entrer ? Il est aisé de juger quel coup cette mort lui porta.

M. HOFMAN ayant perdu son Protecteur , fut



persécuté par ses ennemis ; on le força d'abandonner son Journal, le premier ouvrage de cette espèce qui se fut opposé au torrent : on parvint à lui faire perdre sa place de Professeur & à l'obliger de quitter Vienne ; mais on ne put pas l'empêcher de continuer à écrire avec le même courage.

M. ZIMMERMAN se releva bientôt de l'abattement dans lequel l'avoit jetté cet événement, & redoubla d'activité : il étendit ses correspondances & publia encore quelques brochures ; il mit son nom à quelques-unes ; il crut superflu de le mettre à toutes : on en reconnut plusieurs à l'énergie des pensées & au feu du stile, dont les caractères équivalent à une signature pour les lecteurs qui savent ce que c'est que le stile ; mais malheureusement ces caractères ne font pas preuve devant les tribunaux ; & M. ZIMMERMAN eut un procès très-désagréable, pour n'avoir pas fait attention qu'un homme qui veut désavouer son ouvrage en est le maître s'il n'y a pas mis son nom en toutes lettres. Il inséra, en 1792, dans le Journal de M. H. quelques feuilles intitulées *le Baron de Knigge dévoilé comme illuminateur, démocrate & séducteur des Peuples* ; & il prouvoit ces assertions par les écrits mêmes de M. de K.

Parmi les écrits qu'il cita, il s'en trouvoit un anonyme, dont il auroit été difficile de prouver juridiquement qu'il étoit l'auteur : M. le Baron faisoit cette circonstance pour présenter le Mémoire de M. ZIMMERMAN comme un libelle calomnieux, & lui intenter une cause d'injure. Ce procès traîna fort long-tems, & ne fut jugé qu'en Février 1795, époque où mon ami étoit déjà trop foible, non-seulement pour défendre sa cause, mais même pour y prendre intérêt. On décida qu'il avoit sans doute prouvé que M. de K. étoit un homme dangereux, &c. ; mais que cependant il lui feroit des excuses de l'avoir insulté publiquement, à moins qu'il ne put prouver que le pamphlet anonyme étoit bien de lui, quoiqu'il n'eût pas mis son nom au bas. Les Tribunaux veulent des preuves qui parlent aux sens, & M. ZIMMERMAN s'étoit contenté de celles qui parlent à l'esprit ; il avoit eu tort : mais malgré tous les efforts de l'envie qui présentait cette affaire sous le jour le plus odieux, est-ce sur lui que le blâme pouvoit tomber ? S'il avoit été en état de faire des excuses, il auroit pu dire : Je vous demande mille pardons, M. le Baron, de n'avoir pas sçu que de vos deux signatures vous n'en reconnoissiez qu'une, & que l'on ne doit point vous

attribuer publiquement vos ouvrages quand ils ne sont signés que de l'autre. Non-seulement il écrivoit lui-même, mais il s'employoit à répandre les ouvrages des autres défenseurs de la même cause, ce qui n'étoit pas aisé; parce que beaucoup de libraires étoient dans les intérêts de l'ordre secret, qui le poursuivoit comme un de ses adversaires les plus dangereux. Cependant malgré cette difficulté de faire imprimer ce qui étoit défavorable aux illuminés, il parut en 1793, un petit ouvrage dont j'ignore le titre, dont je crois que l'on ignore encore l'auteur & qui a dû produire un grand effet; c'est le rapport d'un homme honnête qui ayant été attiré dans la secte, n'y resta, quand il commença à en connoître les principes, que pour s'instruire à fond de toute la doctrine; & qui dévoila ensuite tout ce qui n'étoit pas parfaitement connu; le tout tiré des statuts de l'ordre, écrits de la propre main des chefs.

D'après ce que je viens de dire des principes de la société des illuminés secrets, les hommes instruits ne remarqueront-ils point que si elle est coupable de les avoir répandu dans toute l'Allemagne, on ne peut pas la charger de l'horreur de l'invention; tous ne se trou-



vent-ils pas dans cette exécration sentence, célèbre en France long-tems avant la naissance connue des illuminés, & généralement attribuée à Diderot: *le genre humain ne sera parfaitement heureux & libre que quand on aura étranglé le dernier Roi avec les boyaux du dernier Prêtre*. Quand M. de VOLTAIRE forma une association, avec ses amis, pour détruire la Religion qu'il désigne par le mot d'*infame*, quand il reproche à M. d'ALEMBERT de ne point le seconder avec assez de vigueur dans ce beau projet, ne doit-on pas le regarder comme un des fondateurs de cet odieux système, & n'est-ce pas le nom de *Kakophiles*, plutôt que celui de Philosophes, qu'il faut donner à tous les membres de cette association? Est-ce aux illuminés de Munich, de Gotha, de Berlin & de Brème qu'est dû ce nombre effrayant d'hommes dépouillés de tous les principes religieux & moraux, qui s'est trouvé, tout-à-coup, dans un pays où leur langue étoit absolument ignorée, & leur existence à peine connue? Ces observations ont-elles échappé à M. ZIMMERMAN? Et si l'on vouloit faire une énumération complète des causes de la révolution, n'en trouveroit-on pas une bien puissante, & bien antérieure à la société Bava-

roise, dans une observation très-vraie de JOHNSTON, sur *l'influence de l'exemple*: il n'en fait l'application que des maîtres aux domestiques; mais ne s'applique-t-elle également bien, peut-être même avec plus de justesse, des premières Castes aux Castes inférieures.

» Lorsqu'ils verront les gens qu'ils ont coutume de respecter, insulter en face la Religion & les Loix, ils seront déterminés, par leur exemple & leur conduite, à les braver à leur tour, selon que leurs besoins & leurs inclinations l'exigeront; ce qui procurera une entière liberté à toute l'espèce humaine... Tous les sentimens d'humanité, les simpaties de l'amitié, les soins d'une famille, la sollicitude pour le bien d'autrui, toutes ces affections domestiques & sociales, qui causent tous les jours tant de soucis & d'embarras, disparaîtront, & feront place à une succession perpétuelle de plaisirs! On bannira du monde toutes les réflexions sérieuses, surtout celles sur l'autre vie; ce sont les plus inquiétans, mais heureusement elles sont mal fondées. (\*)

Profondément pénétré de l'importance de sa cause, M. ZIMMERMAN se livra à des travaux qui

---

(\*) THE RAMBLER, N°. 100.

détruisoient rapidement sa santé ; non-seulement parce qu'une forte occupation de l'ame l'use plus que rien d'autre, mais aussi, parce que quand il travailloit à quelque ouvrage, son genre de vie changeoit d'une façon défavorable : il prenoit plusieurs heures sur son sommeil du matin, & avoit travaillé très-long-tems avant que de commencer ses visites : le soir, après avoir fini ses affaires, au lieu d'aller se reposer & se distraire en société, il se remettoit de nouveau au travail & le prolongeoit souvent très-tard. Ainsi l'on voit que son ame étoit dans une action continuelle, & que son corps n'avoit pas le repos qui lui étoit nécessaire : il se soutint cependant encore fort bien pendant plusieurs années, & le 4 Octobre 1794, il m'écrivit une lettre dans laquelle il y a la même force, la même justesse, la même précision que dans toutes les précédentes ; il y présentait avec netteté les progrès de la société qui devenoit tous les jours plus dangereuse : „ elle est maîtresse „ de presque toutes les presses, de tout le „ commerce de librairie, de tous les journaux „ allemands & de toutes les Cours. Les causes „ des malheurs de cette dernière campagne „ sont les mêmes que celles des événemens de „ Châlons en 1762. ” Cette même lettre ren-



fermoit l'expression la plus touchante des sentimens de joie qu'il avoit eu en apprenant ma guérison ; mais il y avoit un article tracé par la plus profonde mélancolie , & qui me fit la plus grande peine. » Je cours risque de de-  
 » venir encore cette année un pauvre émigré ,  
 » forcé d'abandonner sa maison avec la chere  
 » compagne de sa vie , sans savoir où donner  
 » de la tête , où trouver un lit pour y mourir. »  
 On pouvoit sans doute craindre à cette époque l'invasion de l'Électorat , le sac d'Hanovre & la nécessité de l'abandonner , si les négociations n'avoient pas sauvé le pays que les armées ne défendoient pas : mais la façon dont M. ZIMMERMAN exprimoit ses craintes , annonçoit le plus grand accablement. J'y vis une ame dont les ressorts commencent à mollir , & qui n'osoit plus dire , comme il auroit pu le faire à si juste titre , *je porte tout avec moi*. Je ne négligeai rien pour relever son courage , & je le sollicitai de venir chez moi avec Madame , dans un pays qui étoit le sien , où il jouiroit dans la plus parfaite sécurité , de toutes les douceurs de la paix & de celles de l'amitié. Il me répondit en Décembre , & une partie de sa lettre ressembloit à celles d'autres fois ; mais la tristesse & l'affaissement s'y montraient

montraient encore plus fortement, & il avoit été accablé par une maladie de Madame, que malheureusement il vit d'abord plus grave qu'elle n'étoit ; il fut obligé de mettre trois jours à m'en écrire les détails, qui, en d'autres tems, ne lui auroient pas pris une heure, & il finissoit par *je vous en conjure pour la dernière fois peut-être de ma vie*, &c. Cette impossibilité d'écrire quelques pages, cette idée que l'on n'écrit plus à son ami, & malheureusement l'événement la justifia, l'idée encore fixe de devoir quitter Hanovre, quoique les circonstances eussent absolument changé, tout m'indiquoit la perte dont j'étois menacé.

Dès le mois de Novembre, il avoit perdu le sommeil, l'appétit, les forces, & maigri sensiblement ; cet état de dépérissement alla toujours en augmentant : en Janvier il faisoit encore quelques visites de malades en carrosse, & tomboit souvent en foiblesse au haut de l'escalier ; il lui en coûtoit d'écrire une recette ; il se plaignit même quelquefois de confusion dans la tête, & il quitta toute occupation : on crut d'abord que c'étoit une chimère d'hypocondrie ; mais on s'aperçut bientôt que la profonde mélancolie ne lui permettoit pas de suivre long-tems le fil de ses idées. Il lui arriva ce qui est

H

arrivé à tant d'hommes de génie ; une idée forte l'emporte sur toutes les autres , elle subjugué l'ame qui ne peut plus l'éloigner , ni la perdre de vue. Conservant toute la présence d'esprit , toute la netteté & la justesse de ses idées sur tous les autres objets , mais n'aimant plus à s'en occuper , n'étant plus capable d'aucun travail , ne donnant même plus ses conseils qu'avec peine , il voyoit continuellement *l'ennemi dévastant sa maison* ; comme PASCAL voyoit toujours un globe de feu à ses côtés , M. BONNET , l'homme le plus honnête qui le vole , & SPINELLO , le diable vis-à-vis de lui. En Février, il commença quelques remèdes , ou qu'il s'ordonnoit , ou que lui conseilloyent les médecins qu'il consulta : au commencement de Mars , il désira mes conseils ; il n'étoit déjà plus en état de décrire sa maladie , ce fut Madame qui s'en chargea ; je lui répondis sur le champ ; mais de quelle utilité peuvent être les directions d'un médecin absent , dans une maladie dont la marche est très - rapide , quand il y a nécessairement près d'un mois entre le conseil demandé & le conseil reçu ? Son état empira si fort que M. WICHMAN , qui lui donnoit ses soins , crut qu'un voyage & un changement de lieu feroient les meilleurs re-



mèdes. On se décida pour Eutin , dans le Holstein : en passant à Lunebourg , on consulta M. LENTIN , l'un des médecins d'Allemagne en qui il avoit le plus de confiance : mais M. ZIMMERMAN , qui si souvent inquiet sur sa santé , avoit cependant eu la sagesse de faire peu de remèdes , & qui ne les aimoit pas , trouva toujours une foule d'objections à opposer aux meilleurs conseils , & ne fit rien. Arrivé à Eutin , un ancien ami & sa famille lui prodiguèrent toutes les caresses de l'amitié ; il y fut sensible & parut légèrement mieux. M. HENSLER vint le voir depuis Kiel , & lui donna des conseils très-bons sans doute , mais toujours irrégulièrement suivis , & par-là même toujours inutiles ; enfin , au bout de trois mois , en Juillet , il voulut revenir à Hanovre , & il rentra dans sa maison avec la même idée avec laquelle il en étoit parti , il la vit dévastée , & se crut entièrement ruiné. Je lui écrivis pour le solliciter d'aller à Carls-Bad : ce voyage n'étoit plus possible ; le dégoût , l'insomnie , la foiblesse augmentoient rapidement ; il ne prenoit presque plus aucune nourriture , soit parce que le dégoût étoit insurmontable , soit parce qu'elle le faisoit souffrir ; soit peut-être aussi , comme M. WICHMAN l'a cru , par

H 2

cette cruelle illusion qu'il n'avoit pas un sou. La trop grande application, les peines de l'ame, les douleurs, l'insomnie, & enfin le manque de nourriture suffisante firent sur lui l'effet du tems & hâterent la vieillesse: à soixante-six ans il étoit dans un état de décrépitude complete, & son corps étoit un vrai squelette. Il prévoyoit bien l'issue de la maladie: plus de six semaines avant sa mort, il disoit à ce même Médecin, je mourrai lentement, mais bien péniblement; & quatorze heures avant que d'expirer, *laissez-moi seul, je me meurs*: ce devoit être un sentiment bien doux au milieu de tant de maux absolument incurables, & quand on a vécu comme il avoit vécu. Enfin, cet excellent homme expira le 7 Octobre 1795.

Les personnes qui auront lu avec quelque attention ce que j'ai dit de M. ZIMMERMAN, trop longuement peut-être & sûrement avec trop peu d'ordre, jugeront aisément qu'il réunissoit un génie vaste & original, une imagination brillante, beaucoup d'esprit; un jugement exquis & des connoissances très-étendues, non-seulement en médecine, mais en politique, en morale, en histoire, en littérature ancienne & moderne. L'*Orgueil national*, l'*Expérience en médecine*, le traité de la *Solitude*, sont des

sujets absolument neufs, dont qui que ce soit ne s'étoit occupé, qu'il avoit créé, & sur lesquels il n'a point donné des ébauches, mais des ouvrages finis. Son ame étoit pure, son cœur excellent; personne ne fut jamais plus attaché à tous ses devoirs; il étoit bon fils, bon mari, bon pere: l'amitié étoit chez lui un sentiment tout de feu; & si dans des momens d'inquiétude, il avoit eu les plus légers torts avec ses amis, il les réparoit avec toute la cordialité & la grace possibles. La reconnoissance étoit un de ses caractères marquans: il n'avoit pas oublié, à la fin de ses jours, les plus petits services qu'on lui avoit rendus il y avoit longues années. La sensibilité de ses nerfs lui a quelquefois fait du tort; elle a peut-être mis quelques légères disparates dans sa conduite, qui peuvent l'avoir fait mal juger par ceux qui ne le voyoient que peu; aussi sa première femme disoit en mourant: *mon pauvre ZIMMERMAN, qui te comprendra?* Peut-être cette même mobilité l'a quelquefois arrêté dans sa carrière; & sa veuve désolée écrivoit, quel homme ç'eût été, si ses nerfs ne l'avoient jamais commandé! Ce sont ses nerfs qui lui donnoient, dans quelques circonstances, une espece de pusillanimité bien éloignée



de la force de son caractère. Ce sont ses nerfs seuls qui trembloient à Sans-Souci, en approchant de la chambre du Roi. (\*) Quel que fut le génie de FREDERIC, celui de ZIMMERMAN avoit-il quelqu'un à redouter? Aussi le tremblement ne dura pas long-tems, il finit en approchant du Roi, & ils causerent d'homme à homme.

Ce n'étoit assurément pas le cas ici; mais si l'homme médiocre doit craindre quand il est en conversation avec l'homme de génie, la timidité n'a-t-elle pas dû souvent se trouver du côté des Princes?

Ce même état de ses nerfs le rendoit infiniment trop sensible à ces petits *désappointemens* dont la vie est semée, que l'on doit sentir comme on sent les variations désagréables de l'air, mais dont il n'est pas permis de s'occuper; je l'en ai vu quelquefois affecté au point d'en être méconnoissable. Il vouloit un jour que je quittasse Lausanne, parce qu'en nous promenant hors de la ville, nous avions été surpris par une pluie très-abondante &

---

(\*) En carrosse, il craignoit à chaque instant des accidens fâcheux, comme la femme la plus poltronne.

fort mouillés ; & étant allé faire une visite , à quelques lieues d'ici , à une Dame qu'il avoit connu , il y avoit vingt-cinq ans , pleine d'esprit , très-aimable , très-élégante & très-occupée de plaisir ; il fut si frappé de la trouver en costume & en occupation de bonne ménagère de campagne , qu'il ne put pas dire un mot de toute la foirée. Il alloit chercher l'ASPASIE qui enchaînoit SOCRATE & PERICLÈS , & il trouva la femme forte de SALOMON : cette métamorphose le bouleversa au point de produire chez lui un effet bien plus fâcheux , l'amabilité disparut , & il ne resta que la petiteffe de l'amour-propre mal-à-propos humilié. La Dame de campagne le devina , sourit , & le reçut comme elle auroit fait vingt-cinq ans auparavant. Pourquoi tairoit-on des traits de cette espece ? Quelque minimes qu'ils paroissent , ils tiennent à l'histoire de l'humanité , & l'on n'est point fâché de les trouver chez des hommes supérieurs ; ils diminuent la distance qui les sépare des autres , & ils adoucissent l'envie.

M. ZIMMERMAN étoit grand , très-bien fait , avoit une démarche ferme & aisée , se présentoit fort bien , avoit la tête belle & la voix agréable : son génie brilloit dans ses yeux ; &

H 4

si la petite vérole l'avoit un peu gâté, ce n'étoit qu'à ce degré qui ajoute à la physionomie ce qu'il ôte d'éclat à la peau. Il a été vivement regretté de Madame, de tous ses amis, & il en avoit beaucoup, des médecins qui aiment leur vocation & s'intéressent à ses progrès, de tous ses malades, de toutes les personnes qui avoient eu occasion de le connaître particulièrement, de ceux qui partageant sa façon de penser sur l'objet important dont il avoit été si fort occupé; & M. HOFMAN vient de dédier à ses Mânes, d'une manière très-touchante, le second volume d'un ouvrage intitulé, *Avis très-importans pour nos tems*, que l'on peut regarder comme une continuation de son journal. Quelle ame honnête pourroit ne pas regretter un homme qui s'est consacré, avec un courage sans exemple peut-être, au bien de l'humanité; qui ayant vu naître, & bientôt devenir puissante, une association dont le but paroît être d'anéantir toutes les bases sur lesquelles reposent depuis tant de siècles, l'ordre & le bonheur des sociétés; a combattu le premier, & long-tems presque seul, tous ses principes, & s'est opposé à ses progrès avec une force & une suite dont peu, très-peu d'hommes



feroient capables ; qui, sans autre but que celui du bien général , & animé par ce beau principe que ménager les méchans c'est faire du mal aux honnêtes gens , ( \* ) s'est exposé à la critique la plus amère , à la haine , au ressentiment d'une multitude d'hommes , redoutables par leurs talens , par leur crédit , *par leurs principes même* ; qui a sacrifié au desir d'arrêter un fléau ravageant , tous ses plaisirs , sa fortune , son repos , sa santé , sa vie même ? Que les hommes qui pensent apprécient celui qui a été capable de faire tout ce qu'il a fait pour le bonheur public ; qu'ils jugent quelle tête & quel cœur une telle entreprise supposoit ; qu'ils comparent les hommes dont les ouvrages ont fourni ces principes destructeurs qui ont amené un état de choses tel qu'il n'y a peut-être pas un honnête homme en Europe qui n'en souffre ; & celui qui s'est consacré à les combattre ; qu'ils décident , quel est le plus digne de leurs hommages ; & que leur reconnaissance venge mon ami de tout ce que la malignité a fait pour ternir sa mémoire , à laquelle la postérité , mieux instruite que nous peut-être de l'importance

---

(\*) *Bonis nocet , quisquis pepercerit malis.*

( 122 )

de la cause dont il s'étoit chargé , rendra plus  
de justice encore qu'on ne peut le faire au-  
jourd'hui ! (\*)

Le poste de M. ZIMMERMAN a été  
partagé en deux postes égaux , & donné à  
MM. WICHMAN & LEXTIN.

---

(\*) *Pascitur in vivis livor post fata quiescit ,  
Tunc suus ex merito quemque tuetur honor.*

FIN.

---

Permis d'imprimer. DE BONs , Professeur.

---

P R I V I L É G E D E L L. E E.

---

N O U S L'ADVOYER ET CONSEIL DE LA VILLE  
ET RÉPUBLIQUE DE B E R N E , savoir faisons , par  
les présentes , que notre cher & Féal , *AUGUSTE*  
*T I S S O T* , Professeur honoraire en Médecine de  
l'Académie de *Lausanne* , Nous ayant informé qu'il  
feroit dans l'intention de faire imprimer & débiter  
ses ouvrages sur la Médecine , en partie déjà publiés,  
& aujourd'hui par lui considérablement changés ,  
corrigés & augmentés , & de plus , divers nouveaux  
Traités ; Nous suppliant de vouloir lui accorder ,  
à cet effet , un *privilege exclusif*.

N O U S sur ce considérant le mérite de l'Auteur  
& la grande utilité de ses *Ouvres* , Nous sommes  
trouvés très-disposés à acquiescer à sa demande ;  
& partant lui avons accordé , pour l'impression &  
le débit de toutes ses *Ouvres* , tant anciennes que  
modernes , un *Privilege exclusif pour le terme de*  
*quinze ans*. Défendons en conséquence à un chacun,  
sous peine de confiscation , & de l'amende pour ce  
statuée , de contrefaire ni débiter ces Livres du-  
rant le dit terme , sans la permission de l'Auteur.



Toutefois on devra se conformer au Règlement des Imprimeurs touchant la censure ; & délivrer *gratis* un exemplaire de ces ouvrages à la Bibliothèque de cette Capitale & un autre à celle de Laufanne. En foy de quoi les Présentes sont munies de notre sceau d'État. Donné le 8<sup>e</sup> Janvier Mille sept cent quatre-vingt quinze. 1795.

(L.S.)